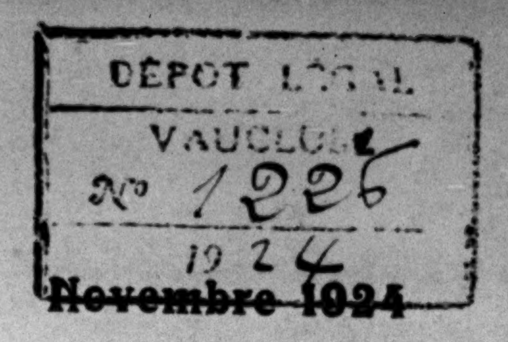


N° 61 — 10me Année. Novembre 1924

Prix : 1 fr. 50

FORTVNIO

REVUE MENSUELLE

SOMMAIRE

Directeur-Administrateur
JEAN BALLARD

Directeur Littéraire
MARCEL PAGNOL

BUREAUX :
10, Quai du Canal
MARSEILLE

Nº 16. — 10me Année. Novembre 1924.

FORTVNIO

La Concision dans les Romans

Faire passer le sens exquis dans le sens commun, ou rendre commun le sens exquis.

JOUBERT.

Le roman français, dont éditeurs et public exigeaient avant guerre trois cents pages, tient couramment en deux cents cette année et semble appelé à diminuer encore. Je ne m'en plains pas, ayant une prédilection pour les récits très ramassés. Mais je crains que la concision, notre vertu la plus exquise, ne tende à se confondre avec l'art de l'escamotage. Précisément parce qu'elle doit nous être chère, il convient de l'en défendre.

La concision, authentique est le fruit soit d'un long travail, soit d'une longue attente, et encore vaut-il mieux que l'un n'exclue pas l'autre. La dépense de temps qu'elle épargne au lecteur, il faut que la patience de l'auteur l'ait d'avance compensée. Peu importe que cette gestation de l'œuvre soit laborieuse ou passive, qu'elle s'accomplisse dans l'esprit de l'écrivain ou sur son papier; ce sont secrets de cuisine, et mieux vaut,

croyez m'en, n'y pas fouiller. L'important, c'est qu'en aucun cas, une ingéniosité vite acquise ne supplée cette cuisine. Et c'est malheureusement ce qui arrive trop souvent. Le malentendu qui risque d'en résulter dans le goût du public est grave : l'importance même de l'art est en jeu. Le lecteur français est méfiant, et cela me rassure. Mais, d'autre part, il craint un peu trop la lourdeur, ce qui l'incite à oublier volontiers qu'une œuvre, pour être viable, doit peser, et non pas voltiger sur on ne sait quels zéphirs.

D'autres raisons que la paresse contribuent, je le sais, à ce laconisme : une certaine aversion (particulièrement chez les jeunes auteurs — et ils s'y trompent souvent) contre le poncif et l'accessoire, la hâte qu'imposent les difficultés croissantes de la lutte pour vivre, le coût du papier... Ces influences d'apparence terre à terre, il ne faut pas les mépriser. Loin d'en rougir, je vois même, dans la contrainte un peu mortifiante qu'elles infligent, un refuge contre cet ésotérisme mortel qui envahit la jeune littérature. De cette contrainte peut résulter un art plus sobre que celui de nos aînés, une prose courte, coupante, un peu meurtrie, apte à exprimer la rapidité, les contrastes, tout le déconcertant de notre époque. Elle risque, par contre, de perdre ces nuances et ce moëlleux auxquels se prête si merveilleusement la langue française, cette vénusté chère à France, à Sainte-Beuve, à Régnier, cette richesse d'harmonies que Barrès héritait de Chateaubriand. (Le style enroué de son disciple Montherlant montre assez que la chaîne est rompue). Mais admettons — et quel dommage ! — qu'il soit opportun de sacrifier pour un temps ces qualités un peu molles ; admettons — et ce n'est pas toujours le cas — que la phrase, ainsi dégagée, rendue plus prompte et plus aigüe, soit mieux à même de suivre, de surprendre les

mouvements les plus subtils de l'esprit et de la vie modernes — n'est-il pas à craindre que, du jour où cette concision systématique atteindrait, selon un processus naturel, l'imagination et la sensibilité des auteurs, ceux-ci ne s'appliquent de plus en plus à schématiser au lieu de développer; et qui ne voit ce qu'aurait de ruineux un tel renversement de la fonction créatrice ?

Plus que tout autre, l'art du roman me paraît devoir souffrir d'une concision excessive. En un temps où je ne sais quel discrédit s'attache au respect des genres, il est bon d'en examiner les raisons.

Le roman, par opposition à la nouvelle, qui bien plus que lui se rapproche du théâtre, doit s'étendre sur une période de vie un peu longue. Pour que l'impression de durée soit produite, il ne suffit ni d'énoncer que tant de mois, tant d'années passent, ni de disposer ingénieusement les blancs. Il faut que le temps fasse pâte en quelque sorte dans le livre, et l'emplisse Je ne dis pas qu'il soit nécessaire de procéder par accumulation de détails. La monotonie qu'elle engendrerait figerait cet élan vital sans lequel il n'y a pas de bon roman. C'est ici que la composition présente ses stratagèmes. Attention : en art, c'est au moment où les commodités paraîssent que commence le danger. Trop de romanciers ont tendance à croire que les ressources de la composition suppléent l'abondance de fond. Il arrive que leurs récits soient bien articulés, les enchaînements justes, les attaches fines; la substance seule fait défaut. Or, une variation n'a de sens qu'enveloppée, un raccourci de valeur que par ce qui le précède et le suit. En user systématiquement, c'est pousser le temps pour le faire marcher plus vite — et le temps se moque bien de nous.

Trop d'ingéniosités tueront à la longue le roman.

En vanter à tout propos la souplesse, c'est attirer à lui des essayistes, des chroniqueurs, dont les productions le déformeront d'autant mieux qu'ils seront plus habiles. Les maladresses, les lenteurs d'un débutant impliquent parfois une compréhension plus profonde de cet art. S'il butte contre les difficultés, c'est qu'il ne les a pas tournées.

*
* *

André Gide, que l'*Inquiétude* n'empêche pas d'être l'un des plus sûrs esthétes de ce temps, a donné une définition du classicisme qui en ferait une excellente de la concision :

« *Le classicisme — et par là j'entends : le classi-*
« *cisme français — tend tout entier vers la litote, c'est*
« *l'art d'exprimer le plus en disant le moins. C'est un*
« *art de pudeur et de modestie.* »

Mais Gide lui-même reconnaîtrait que le roman s'accomode mal au classicisme. Provisoirement d'ailleurs, et simplement, parce que ce dernier venu des genres, hybride et complexe entre tous, n'a point trouvé encore da maître qui lui imposât des règles fixes, comme Racine à la tragédie, La Bruyère au portrait. On peut citer de *grands romanciers ;* à aucun les mots : *romancier classique* ne conviendraient. Il y a, entre ce nom et cet adjectif, une incompatibilité qui n'est pas près de disparaître. Elle ne gêne guère un Anglais, un Russe, et c'est sans doute ce qui permet à leurs œuvres un plus large épanouissement. Cette latitude nous est impossible. Pas un des nôtres — Balzac excepté, et encore — qui ait échappé au tourment de la concision.

Le nom de Flaubert se précipite sous ma plume. Il sut, à force de travail et de volonté, se faire une prose

à la fois pleine et courte, musicale sans mollesse, dure sans sécheresse. Mais je ne sais quelle lourdeur de la page, et si ce n'est de la page du chapitre, compense toujours, chez Flaubert, la perfection de la phrase. En vain l'artiste a fondu et refondu son style : la pâte en est décidément trop riche, trop épaisse pour couler. Aussi la plus caractéristique de ses œuvres demeure *Madame Bovary*, où cette lourdeur est comme l'atmosphère du sujet, nous aide à partager l'étouffement progressif de l'héroïne, à comprendre sa nostalgie. Mais il n'y a là qu'une coïncidence heureuse. Partout ailleurs (les *Trois Contes* exceptés), comme la lenteur du récit nous gêne, et d'autant plus que nous la sentons combattue ! Comme nous participons au malaise de l'auteur ! N'est-ce pas ce malaise surtout qui force notre admiration ?

Maupassant, bien qu'il possédât au plus haut degré ce don du mouvement qui manquait tant à son maître, ne parvint pas davantage à la concision parfaite. Ses romans n'ont ni l'unité, ni la netteté de contours qui font la force de ses nouvelles. La phrase, le dialogue, l'épisode, y ont encore cette rapidité, cette brutalité un peu naïve qui caractérisent *Boule-de-Suif* par exemple, mais l'ensemble manque vraiment de cohésion.

Mérimée, lui, possédait à la fois le don d'écrire court et celui de composer. Jamais sa prose ne trahit l'effort. Il sut, même dans ceux de ses récits où le tragique touche au mystère (la Vénus d'Ille par exemple) garder comme une feinte nonchalance, un flegme, une bonhomie, qui, tour à tour, vous effrayent, vous rassurent et de nouveau vous effrayent — vous retiennent enfin. Mais ne nous y trompons pas. Si Mérimée possédait à ce point l'art de conter, c'est que (*Chronique du règne de Charles IX*, la moins bonne de ses œuvres, exceptée), il n'écrivit jamais que des nouvelles. Paul Bour-

get, à propos de lui justement, a écrit, sur la différence foncière qui doit séparer nouvelles de romans, des pages très lucides auxquelles j'aimerais qu'on se rapportât plus souvent.

Stendhal ? — Le romantisme chassé de la phrase, comme il se venge en allongeant, variant, ramifiant à l'infini les aventures des personnages ! *Lucien Leuwen, le Rouge et le Noir, la Chartreuse*, ce sont des féeries en style de Code civil. Quelle précision dans le détail des traits, mais quelle fantaisie dans les combinaisons que le romancier leur impose ! C'est une troupe, c'est une horde qu'il pousse devant lui, désinvolte autant qu'impérieux. Otez la verve, et la fermeté de l'écriture devient sécheresse et tout s'éteint... Non, Stendhal n'a pas écrit des « romans ».

Balzac a écrit des romans. — Je n'écris là ni préférence personnelle ni comparaison de valeur. Simplement, je vois en lui celui de nos écrivains en qui la volonté de créer l'emporta toujours et sur les scrupules de l'artiste et sur la fantaisie. Non qu'il les reléguât. Il les faisait passer au second plan. Et ce sans préméditation. Il avait bien d'autres calculs en tête ! Son imagination fouettée par le besoin, le pressait bien trop pour qu'il eût le temps, chaque fois qu'il entreprenait une nouvelle œuvre, de se poser à nouveau le problème de son art. Il le résolvait en travaillant, ou plutôt ses personnages, aux prises avec les mêmes affres, le résolvaient pour lui. De là, évidemment, ces bavures, ces erreurs de goût, ces fautes d'équilibre qui sont si pénibles quand on lit ses livres de près... — Ah ! Il ne faut pas les lire de près! Si l'on veut bien, quand on en commence la lecture, proscrire certaines exigences un peu mièvres, un peu douillettes que le vrai romancier ne peut ni ne doit satisfaire, alors toute démesure disparaît. La grosseur

du style devient couleur, l'emportement du récit exprime la violence des passions, les longueurs, la prose de la vie qui les guette... La vie ! Sous la plume d'un tel homme, les fautes de composition c'est elle qui les commet.

La *Comédie Humaine* m'aide à comprendre pourquoi certains voient dans l'art du roman *l'évolution dernière de l'épopée*. Balzac sut rendre au mot *roman* son sens original : *ouvrage écrit en langue vulgaire.* Qu'il y soit parvenu sans l'avilir (voyez Zola !) c'est là une délicatesse à sa taille.

Il ne suffit pas qu'un roman s'étende sur une longue période. Tout comme le drame, mais avec d'autres moyens — un pathétique plus retenu, des contrastes moins marqués — il peut, il doit s'adresser à un public étendu. Mais quel dilemme : sans finesse il se vulgarise; s'il manque d'amplitude, il étouffe !

Gabriel D'AUBARÈDE.

(*A suivre*)



Farniente

Tout dans le parc est familier,
Joyeux, transparent et léger...

Le jeune faune en la clairière,
Dans un clin d'œil me dit: « Viens-tu ? »
Le petit chien, sur son derrière,
Ecoute le doux impromptu
D'une fauvette potinière.

L'écureuil roux, dans le soleil, flamboie,
Sautant, leste, de branche en branche.
Les canards, à l'œil rond, festoient,
Dans l'eau trouble, les miettes blanches
Que mes mains distraites envoient.

...Mon cœur se dilate et s'épanche,
Pourquoi ?

Une fille en chapeau de paille
Passe au bras d'un soldat sournois ;
Le chèvre-pied guigne sa taille
Et les épie en tapinois...
(Mais évitons la médisance !)

Un paon, tout près, s'écrie : « Léon »,
Le petit chien blond fait un bond !
La fille brune, avec aisance,
A retroussé ses blancs jupons
Pour les préserver des buissons...

Le soleil joue parmi les branches,
Mon cœur joyeux s'étire et danse,
Pourquoi ?

Le chèvre-pied est venu boire
L'eau muette de l'étang gris ;
Il a dérangé la rainette
Qui, sous une saule, était tapie
Entre menthes et pissenlits.

...Les fées se content des histoires...

Une pauvresse contrefaite
Traîne un maigre fagot de bois,
Le ciel resplendit sur sa tête
Et le soleil verse sa joie...
— Peut-être ne le sait-elle pas ? —

Mais voici qu'un marron, soudain,
Sur le nez de mon petit chien,
Tombe !

Quel désastre ! Il aboie

Et s'élance sur la pauvresse effarouchée...
Le parc est redevenu dense...
Allons, il est temps de rentrer...

(*La Solitude émerveillée*)

Octobre 1924

Anne ARMANDY.

Petits Poèmes

I

VOICI L'AUTOMNE

Pour Léon Vérane.

Tabacs anglais, vers symbolistes,
Amour aux yeux changeants,
Vous reverrai-je mes seize ans
En cette saison triste !

Le jardin au feuillage sobre,
Où, de ses doigts légers,
Elle faisait au vent neiger
Les roses d'octobre !

II

CHASSE SENTIMENTALE

Pelouses, boulingrins recouverts par la neige
Que le vent de novembre arrache aux lauriers blancs,
Sentiers devant la mer grise, vous reverrai-je,
Et vous, tennis des jeunes filles de seize ans ?

Je veux boire aujourd'hui dans l'auberge lointaine
D'un âpre alcool au fond d'un gobelet rouillé,
Sous l'humide regard de mes chiens porcelaine
Dans l'odeur du tabac et des habits mouillés.

Je m'en irai chasser parmi les pins cendrés,
Le long des chemins creux où, calme, le soir tombe
Et, triste d'évoquer mon amour, je voudrai
Prendre mon Winchester pour tuer les colombes.

Gabriel Gros



Promenade Automnale

Il y avait en nous beaucoup de musique...
La ville, avec sa voix énorme, haletait
Autour de nôtre silence ;
Et beaucoup d'indifférence, et toute la vie
Vaine et bête pleuraient dans cette bise froide
Qui taquinait votre fourrure.

Vous parliez... Votre voix, votre voix musicale
Avait des éclats veloutés
Comme un chant de hautbois dans une pastorale
Elle disait l'Automne,
Et son regret superbe au front d'un trianon
Et la détresse puérile de vieillir...
Elle disait des choses précieuses
Comme vos mains musiciennes, et vos parfums...
Et — si douce ! — telle une sœur aînée,
Vous évoquiez pour moi des rêves d'avenir...

Il y avait en nous braucoup de musique...
Ah! l'univers pouvait suspendre son vain bruit...
Je ne savais que cette voix d'or dans la nuit !

J'allais à vos côtés, taciturne,
Timide et gauche,
Vous vous disiez : « Tiens! il n'est plus le même. »
— Ne m'en voulez-vous pas un peu, de ce silence

Et de ces phrases vides
Qui vous criaient ma détresse
Et le désespoir enchanté d'un être qui se donne
Dans un ineffable vertige ?

Grondez-le, doucement, avec votre voix d'or,
Ce rêveur et lui qui ne sût que se taire,
Et qui, pâle, écoutait, du fond de son être,
Monter le flux vertigineux d'un grand mystère.

Francis TELLIER.



L'Évolution Lyrique de Jean-Marc Bernard

Si j'entreprends une étude trop brève à mon gré de l'œuvre de Jean-Marc Bernard, ce n'est pas que ce poète soit oublié des lettrés. Voici un an, Henri Clouard, son ancien ami, et Martineau, doux aux poètes et poète lui-même, nous ont donné au *Divan* une fort belle édition de Jean-Marc. A cette occasion, Louis Pize, l'harmonieux poète du Vivarais, écrivait sur lui une substantielle étude parue dans la *Muse française*. En 1921 déjà, la *Revue Fédéraliste* lui avait consacré un numéro spécial. Je ne prétends point, comme l'ont fait mes prédécesseurs, donner des renseignements inédits sur la vie et sur l'œuvre du poète de Saint-Rambert. Je viens seulement apporter à sa mémoire mon humble hommage, et celui, oserai-je dire avec un peu de vanité, de la génération d'après guerre, de celle tout au moins qui n'a pas renié les traditions constitutives du génie français. Car il est infiniment triste de songer que, pour nous, jeunes du Midi, il ne reste plus d'aînés pour nous encourager : Jean-Marc, Gasquet, Emile Sicard ont échangé la couronne de roses pour celle de myrtes, tous, à quelques années d'intervalle, ont pénétré dans les jardins du silence. Mais de tous ces morts que je n'ai pas connus, Jean-Marc m'est le plus cher : je n'ai pas vu le visage simple, la « bonne tête gauloise » de celui qui fut, après Moréas, le plus pur poète d'avant-guerre ; je ne l'ai pas entendu dans la petite maison de Saint-Rambert lire d'une voix « âprement voluptueuse », écrit H. Clouard, telle ode de Tristan l'Hermite, puissante et rythmée comme une période de Bossuet, ou tel harmonieux quatrain de cet admirable livre d'Omar Khyyam, où le pressentiment semble-t-il d'une mort prochaine lui arrache des accents d'une douloureuse simplicité. C'est

pourquoi trop peu documenté sur la vie intime du poète, je n'envisagerai ici que son œuvre lyrique.

L'œuvre en prose, certes, est très pure et souvent très intéressante. Si je ne sais rien de plus agréable que certaines pages de ce « Haut Vivarais d'Hiver » nostalgiques et parfumées comme une allée de buis sur laquelle il a plu, il n'est rien qui ne satisfasse aussi pleinement l'intelligence littéraire la plus cultivée que les « Petits Sentiers de la poésie française » ou que les études souvent définitives de « Symbolisme et classicisme ». A priori, j'ai l'intention de ne pas m'engager dans une voie séduisante à coup sûr, mais qui ne m'en conduirait pas moins dans le redoutable maquis des discussions entre pseudo-symbolistes, comme Jean Royère, et les néo-classiques, comme Jean-Marc, Noisay, Monier, querelles qui, vers 1910, émurent les jeunes revues du bourdonnement des « guêpes » de Saint-Rambert. Je ne montrerai pas non plus la corrélation qui existe entre cette tentative de renaissance classique et la tâche d'assainissement national à laquelle se croyaient destinés les disciples de Maurras ; je ne parlerai pas davantage de ces rapports plus ou moins factices que les néo-classiques voulaient établir entre le Romantisme et l'anti-France. Tout cela est ancien et d'ailleurs M. Clouard, le plus distingué survivant de ces temps héroïques, a naguère inciné de façon assez piteuse ce néo-classicisme qu'il avait adoré.

Ces résolutions toute stratégiques, si l'on peut dire, ne nous empêcheront point d'expliquer par des préoccupations d'école l'évolution lyrique du poète. Car s'il est vrai que de la « Mort de Narcissse » à « Sub tegmine fagi », la transformation soit radicale, il n'en demeure pas moins incontestable que chez Jean-Marc comme chez tous les vrais artistes, l'œuvre créatrice n'est pas purement individuelle et spontanée, mais qu'elle est le plus souvent motivée par un besoin intellectuel et réalisée dans les cadres stricts d'une discipline. Or l'idée qu'il y a une discipline sociale et littéraire, une « archie », au-dessus de toutes les contingences individuelles et de toutes les anarchies intellectuelles ou politiques fut en quel-

que sorte l'idée directrice de l'évolution lyrique de Jean-Marc Bernard, en lui ramenant cette évolution à une série de positions intellectuelles, je ne prétends diminuer en rien la valeur spontanée de l'œuvre. Je veux seulement dire par là que si le poète sentit très fortement, et s'il fût même un voluptueux, il n'en soumit pas moins chacune de ses œuvres au contrôle supérieur de la raison.

Attitude bien française, s'il en fut, et que ni les aberrations romantiques, ni les élucubrations Judeo-chrétiennes de philosophes à la Bergson, ne sont près de faire disparaître dans les intelligences vraiment éprises d'ordre et de clarté et dans les âmes de ceux qui boivent plus volontiers aux eaux du Tibre qu'à celles de l'Oroute.

« La Mort de Narcisse » est virtuellement la première œuvre de Jean-Marc. Publiée en 1904, elle dut être écrite plusieurs années auparavant. En effet, bien que ce soit une œuvre agréable, une « églogue à murmurer sur les roseaux », écrit Louis Pize, elle est peu originale; encore symboliste, elle est manifestement inspirée par Viellé-Griffin et de Régnier. Toutefois, les beaux vers n'y sont pas rares‹ surtout dans le dialogue entre Narcisse et Echo :

Dans le long abandon de ta bouche pâlie
Je cueille mes baisers donnés sur les fontaines.

Mais, au fond, tout cela n'est qu'un livre de début, excellent sans doute, mais assez pâle reflet d'œuvres antérieures, et qui annonçait plutôt un délicat amateur de poésie qu'un véritable poète. Il n'est, toutefois, point déplaisant d'en détacher quelques croquis assez finement enlevés, tel celui-ci que Griffin n'eut pas désavoué :

Je suis Athis, le petit faune
A barbe grise.

. . . .

Et j'ai tendu mon oreille pointue
A vos discours !
Et de vous écouter parler et de vous voir sourire,

Voilà qu'entre mes dents et dans mes yeux gris
Soudainement a fleuri le rire !

Mais il est surtout curieux de dégager le symbolisme assez clair de ce poème, car ce petit faune malicieux qui se gausse des amoureux entretiens de Narcisse et d'Echo est en sa bonhommie souriante un néo-classique, alors que le piètre Narcisse est l'émule de poéticules décadents et le frère mythique de Des Esseintes. Son caractère, en effet, est bien celui d'un adolescent qui se croit poète et qui n'a pas encore sû dire la vie avec des mots humains :

Je n'ai vu que la forme et nos point la pensée.

Vainement, il cherche la vérité et la propre image de lui-même *Aux bords illunés des Fontaines;* il ne sait rien d'autre que le rêve, et le faune rieur, tout en se dandinant « sur ses jambes de boue lascif » l'exécute en ces deux vers malicieux :

La vie est simple,
Mais c'est ton âme, ô mon ami, qui fut subtile.

Je veux voir là un aveu : Jean-Marc, et de tels passages semblent le prouver, n'a jamais pris au sérieux les déliquescences décadentes et symbolistes; après toutes es creuses subtilités chères à l'amant des fontaines, il aimera dire en des poèmes comme « Retour » le véritable sens de la vie.

En dépit de quelques beaux passages que nous avons soulignés, la « Mort de Narcisse » n'a de valeur qu'au point de vue relatif, en tant que point de départ de l'évolution lirique de son auteur. Il est infiniment probable que le poète ne l'eut jamais rééditée de son vivant, car au fond il est tout de même amer de constater que cette œuvre est en tous points comparable, du moins par la forme, aux « Jeux Rustiques », voire à cette « Sandale ailée », que Jean-Marc, l'ayant dépouillée de ses ailes, devait métarmophoser en savate.

Dans sa solitude de Saint-Rambert, au milieu de

ses livres anciens, devant les pâles peupliers du Rhône, Jean-Marc aima et souffrit. Cinq ans il se tût et ne publia point de recueil; mais son activité se manifesta dans des revues comme l'« Ame latine », la « Phalange », ou dans le tout jeune « Divan ».

De loin en loin, des visites d'amis, des voyages à Paris qui jetteront dans l'œuvre future quelques touches de modernisme, des lettres du grand poète Louis Le Cardonnel, venues de la lumineuse Ombrie. A vivre ainsi à la campagne dans l'étude et la méditation, Jean-Marc gagne une rare mâturité d'esprit dont le résultat le plus évident fut sa conversion aux idées nationalistes. Peu à peu, sa personnalité s'averrait claire et puissante; son intelligence devenait purement classique, et pour lui classicisme signifiait nationalisme politique aussi bien que littéraire.

Toutes ces idées trouvent leur expression dans les plus beaux poèmes de ces « Quelques Essais », parus en 1910 et édités à la « Nouvelle Librairie Nationale ».

Dans la première pièce, « A Minerve », Jean-Marc célèbre la sobriété de l'œuvre d'art, sobriété qui n'empêche point d'ailleurs la vivacité du sentiment et le frémissement de la passion. Le plus beau poème de ce recueil « Retour » est inspiré par le culte de la terre natale; le poète sait désormais la signification de la Vie, il s'adresse aux ancêtres :

Et je sais aujourd'hui que je devrai poursuivre
Votre œuvre inachevé !

Sentiment imprégné de la plus haute beauté morale, et qui n'est pas sans expliquer l'attitude conciliante que ce néo-classique prendra à l'égard des poètes de la vie unanime. Nul mieux que lui n'a senti que l'individu n'est que la grossière traduction d'une réalité autrement complexe et que l'esprit des vivants est fait de la pensée des morts. Dans le même sens, Jean-Marc adresse à la mémoire de son père un « thrène » harmonieux et nostalgique.

En bien d'autres poèmes, il exprime des sentiments purement classiques. Le poète ne doit pas s'abandonner à la douleur :

...Ne réveille plus le passé par les charmes
Redoutables et vains des mots évocateurs.

Des préoccupations littéraires transparaissent même dans les passages les plus lyriques. C'est ainsi qu'un classicisme peut-être outrancier se trouve formulé dans cette strophe :

Les vers ne doivent pas imiter la nature.
C'est le poète seul qui les mène à son gré,
Par la réflexion et la sage mesure
Et par les lois de l'Art sacré !

C'est une magnifique réponse à toutes les théories romantiques ou symbolistes qui tendent à placer Marsyas, simple traducteur de la nature, au-dessus d'Apollon, dont le chant harmonieusement composé traduit les idées supérieures d'un monde suprasubstantiel qu'eut rêvé le Platon du « Phèdre ». Idée littéraire aussi que celle du poème de « Psyché », où l'Amante de l'Amour gémit sur l'éternel désaccord du réel et du rêve. La Vierge, porteuse de la lampe d'argile, entend dans la nuit, par delà un fleuve calme qui s'épandit bien souvent à travers les strophes d'H. de Régnier :

Ce chant léger dont tout à l'heure la volute
Tourbillonnait dans l'air impalpable n'est rien
Qu'un souffle qui se heurte aux parois d'une flûte
Et ne ressemble pas au songe qui fut tien.

Ecarte encore, si tu l'oses, les rameaux
Et les feuilles pour voir le joueur qui te trouble,
Et regarde ces doigts crispés aux chalumeaux,
Ces pieds fendus, et sur ce front la corne double !

Car Jean-Marc doute de son génie, voire de son talent ! C'est là au fond la douleur secrète de son cœur et que les arrivistes des lettres ne sauraient comprendre :

Et j'irai me mêler à la foule anonyme
De laquelle jamais je n'aurais dû sortir,
Ecrassé sous le poids de mon rêve, victime
Du fatal monument que je n'ai pu bâtir !

Scrupule tout intellectuel sans doute, et que, deux ans plus tard, « Sub tegmine fagi » devait victorieusement démentir.

La première partie de ce remarquable recueil est essentiellement élégiaque, traversée parfois de sourdes résonnances baudelairiennes. Le poète nous dit le souvenir de son premier amour, et par moments un chant très grave s'élève, expression d'une douleur contenue, mais souvent aussi voluptueusement savourée :

Tous deux nous connaissons ce que très peu connais-
Cette étrange amertume et ce charme sournois [sent
D'avoir senti glisser ainsi qu'une caresse
Octobre dans notre âme, Octobre dans les bois.

Je sais des âmes pieuses qui ont reproché à Jean-Marc le sensualisme et les notations voluptueuse de la partie du recueil qui s'intitule « Durus amor ». Il me convient de préciser à cet égard l'attitude du poète. Dans les vers les plus érotiques de Jean-Marc une sorte de pudeur intellectuelle justifie tous les écarts : le poète de Saint-Rambert n'attache pas comme l'eut fait un romantique, une valeur morale à la formalité amoureuse :

Pourquoi donner tant d'importance
A des choses qui n'en ont pas ?

Il raille toutes les fariboles prétentieuses et sentimentales, aliment ordinaire des sous-Musset : la courtisane régénérée et autres sornettes. Willy, a-t-il écrit en substance, est un classique, lui qui nous confie avec sa souriante bonhommie qu'il est un pornographe; mais Mme Valentine de Saint-Point, avec ses thèses sur la luxure futuriste, est une immoraliste romantique. Jean-Marc ne veut pas ennoblir

l'Amour : il est une nécessité de la vie et même une simple fonction physiologique. Le sage en goûte les charmes avec une voluptueuse indifférence comme on le fait d'une rose légère, quitte à la rejeter ensuite dans le vent. Le poète nous livre le secret de sa résignation dans l'hémistiche du lyrique latin : « Et nos cedamus amori ». Dure nécessité sans doute, et qui accable à la fois le cœur et l'esprit. Jean-Marc nous dit en de beaux vers l'obsession de l'amour, douce parfois comme le souvenir, mais amère aussi comme les larmes, obsession qui poursuit le poète devant la beauté sereine des paysages, la palpitation charnelle de la feuilletée et des ruisseaux :

Sur les collines de l'Ardèche
L'aube, demi-nue, a frémi ;
Je me souviens d'une aube fraîche
Sur Paris à peine endormi.

Peu à peu, malgré la douleur sincère du poète, se dessine le sourire de la fantaisie. L'œuvre littéraire est en somme une caricature de la réalité, et le baiser d'une enfant vaut mieux que tous les poèmes :

Allons ! Soyons philosophe !
Mettons-nous à l'œuvre pour
Faire une petite strophe
De tout cet immense amour.

Mais quelle misère, en somme,
Qu'en nos cœurs nous maudissons,
D'observer, poètes, comme
Tout finit par des chansons !

Aimable sagesse que n'eut pas désavouée Horace. Sa philosophie ? On croirait qu'elle fut rêvée par quelque épicurien au front ceint de roses, scandant ses hexcamètres au festin des Pisons :

Goûte l'heure qui sonne à l'horloge du temps,
Sans stériles regrets et sans attentes vaines,
Et sourie à la Vie avec des yeux contents.

Le deuxième livre, comme le précédent, placé sous le signe de La Fontaine, débute par une profession de foi :

Jetons les livres allemands
Par les fenêtres à brassées ;
Foin des cuistres et des pédants,
Et vivent les claires pensées !

Cette strophe, Jean-Marc ne l'oublie pas, et des pièces comme « Silence » ou « Vers pour ne rien dire », présentées comme des pastiches de Mallarmé et de De Régnier sont inspirées par les polémiques néo-classiques menées alors avec vigueur dans les jeunes revues (1). Par contre, il nous dit dans le plus pur français du XIVe siècle la « Ballade des Françoys Villon ».

Et dans ces « Bergeries et Jeux » se trouve aussi la « Chanson de France », qui est dans la mémoire de tous les lettrés. Je voudrais pouvoir dire beaucoup de ces vers harmonieux et frémissants, rêvés à l'ombre des peupliers du Rhône, en des soirs virgiliens où l'ombre est lente à descendre la pente des collines. En entier, il faudrait citer « A ma prairie », où le poète chante :

Le doux frémissement de l'eau
Qui se marie au bruit des feuilles.

Et dans ces pages bucoliques persiste le souvenir de la grande ville, des petits bars sous la feuillée ou des bistrots aux vitres crasseuses de la banlieue parisienne, voire de cette nuit à Valence :

---

(1) Dans le même sens il est piquant de citer une épigramme de Monier, collaborateur de Jean-Marc aux « Guepes », visant deux poètes dont l'un est célèbre et dont l'autre, provençal d'Aix, est estimable :

Mallarmé doit être marri :
En obtenant pour géniture
Messieurs Royère et Valéry
Il fait de l'ostréiculture.

Allons, disciples de Villon
Du « Louis XV » à la « Cigale »,
Du « High life » à l'« Aiglon ».

C'est ici qu'il conviendrait de définir la fantaisie de Jean-Marc, par rapport à celle des autres poètes du groupe fantaisiste. Pellerin et Vérane débutaient à peine. Tristan Derême était, et est encore, avant toute chose un acrobate, et s'il nous séduit, ce n'est point par le sel un peu gros de son esprit, mais par la fraîcheur de ses évocations et de ses paysages. Quant à Toulet, j'adopterai volontiers en ce qui le concerne l'appréciation de Chabaneix ; ce qui le caractérise, c'est la « grâce vénéneuse ». La fantaisie d'un Jean-Marc n'est jamais recherchée; elle s'apparente plutôt à celle d'un Marot ou d'un La Fontaine qu'aux souplesses clownesques d'un Banville ou d'un Derême « au cœur trop tendre »; au fond âprement voluptueuse, elle est un sourire mouillé de larmes, elle semble d'un Pétrone chantant l'Amour et les roses lorsque vient la mort.

L'Amour et la Mort sont effectivement les thèmes essentiels de cet admirable « livre d'Omar Kheyyam ». Ecoutez ce chant si pur où l'expression d'un épicurisme souriant se mêle à la conception de la réalité des choses :

Tandis que fleurissent les roses
Le long de ce fleuve dormant,
Je veux boire jusqu'au moment
Où mes deux lèvres seront closes.

Ange cruel, quand tu viendras
M'offrir ta boisson plus amère,
Je saurai prendre alors ton verre
D'une main qui ne tremble pas.

La simple habileté n'eut point trouvé de tels accents. L'épicurisme, le culte de la beauté de vivre, n'avaient en rien altéré chez ce poète le sens de la grandeur morale, et ce même homme qui avait chanté l'Amour facile et le vin doré en des stances célèbres à

Derême, est aussi celui qui, à la veille d'être emporté par l'obus de Souchez, écrivait ce « De profundis » que l'on a comparé à Du Villon et qui, dans sa mâle simplicité, est le plus beau poème de guerre que je connaisse :

Du plus profond de la tranchée,
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur ayez pitié de nous,
Et de notre âme desséchée !

Ce chant de pitié et de découragement fut la dernière œuvre qu'il acheva : les roses d'Horace effeuillées dans la boue de Champagne.

Ainsi prenait fin la carrière lumineuse de Jean-Marc Bernard, Dauphinois. Il eut le rare bonheur de mourir jeune, puisqu'il était aimé des dieux, mais sa perte semble irréparable pour l'honneur des lettres françaises.

Son œuvre, surtout l'admirable « Sub tegmine fagi » est digne de rester : elle est une phase dans l'évolution de la poésie contemporaine ; elle était l'indice d'une floraison qui ne s'est pas produite, effeuillée comme tant d'autres espérances, par la tourmente de la guerre. Jean-Marc, par delà les erreurs romantiques, avait su rejoindre le véritable génie français : la puissance de Ronsard, la pureté de Tristan L'Hermite, la grâce de La Fontaine. Mais pour le poète lui-même cette œuvre n'était qu'un commencement, et la plus juste appréciation qu'on en ait pu faire est celle d'Henri Clouard écrivant de « Sub tegmine fagi » que c'est depuis les « Stances » du divin Moréas, « le premier livre où il n'y a peut-être que du talent, mais où on ne sent l'influence d'aucun mauvais maître ». A considérer l'œuvre inachevée du poète de Saint-Rambert, deux vers des quatrains d'Omar Kheyyam reviennent aux lèvres :

Hélas ! La rose est déjà mûre
Et déjà le lys effeuillé !

Gabriel Gros.

L'Allée Pensive

(Suite)

Et dans un mouvement irraisonné je pris ses mains brûlantes dans les miennes et je tournai vers le sien mon visage ravagé par le chagrin.

— Vous pleurez et cependant je vous laisse à votre Dieu. Remerciez-le plutôt, avec moi, de n'avoir point succombé à la tentation.

— Taisez-vous, taisez-vous de grâce, mon enfant, vous savez bien que...

— Non, je ne veux pas vous pousser jusqu'au blasphême : il suffit que je sache ce que vous n'avez point dit.

— En pouvez-vous douter ! Hélas ! qu'avez-vous fait de moi ?

Nous demeurâmes un instant sans rien nous dire. De nouveau elle avait clos ses paupières, et un sourire s'était figé sur son visage. Elle avait retiré ses mains et elles s'allongeaient sur la natte contre son corps.

Et moi, je métais levé et je marchais de long en large dans la chambre. Et je pensais à haute voix devant l'énigmatique blessée. Puis je rapportai les paroles que j'ai dites ? Hélas ! depuis vingt ans j'avais désappris à aimer. La mort avait fait le vide autour de moi. Le sel des jours s'était évaporé. Les saisons défilaient devant mon indifférence et je n'avais que faire de leurs splendeurs. Pour la première fois quelque chose venait de tressaillir dans cette poitrine, cuirassée par la mince étoffe noire plus strictement que par l'acier le mieux trempé. Sans doute, cet émoi était illicite; sans doute je

ne devais point m'abandonner à l'ivresse de côtoyer le péché. J'étais bien persuadé que je glissais sur une pente dangereuse, mais je ne pouvais me défendre de goûter une joie profonde, de sentir avc délices ce renouvellement inattendu de ma sensibilité. La faute me paraissait encore loin et avant elle j'imaginais un cheminement merveilleux et peut-être me serais-je contenté de cette attente interminable! qu'avait-elle besoin de rompre tout d'un coup l'enchantement ? Qu'est-ce que la passion si tôt satisfaite ? L'amour ne pourra-t-il jamais être chaste ? Mon Dieu ! mon Dieu que votre main puissante s'abatte sur mon collet et tandis qu'elle maintiendra mon corps avec force, sur la terre, hâtez-vous d'arracher mon âme de votre dextre. Alors, plus rien ne m'éloignera de mon désir et j'enlacerai celle qui sera venue avant l'hiver, impudique et virginale.

Ainsi, après une trève de tant d'années, au déclin de ma vie, pour n'avoir point su choisir entre toutes les voies, je me trouvai de nouveau livré aux mains perfides de l'équivoque. C'était puissamment l'image de ma destinée que celle de ce prêtre, empli de choses inavouables et qui regardait mourir la jeune fille sur une natte. Le mur, qui paraissait uni, sous le jeu de la lampe basse, était tourmenté de bosses et de creux. De petits moucherons marchaient à sa surface et s'enlevaient soudain, d'un vol fatigué, pour ensuite se reposer. Telles en moi s'agitaient des pensées brèves et lasses.

De nouveau s'éleva la voix de la mourante auprès de moi :

— C'est une triste chose, dit-elle, que d'avoir une attitude à observer, quand le fond de notre âme est contracté, et que rien de ce qui est en nous ne peut sourdre au dehors. C'est une triste chose, Antoine je vous le dis, que de ne point proférer l'aveu que le tombeau doit recueillir. Etes-vous insensible ou, par un prodige de vo-

lonté, maintenez-vous ce masque d'indifférence sur votre vrai visage ? Oui, je le vois bien, ce sont là des larmes mais vous les répandez plutôt sur vous que sur moi. C'est votre destinée qui vous épouvante et non point la mienne qui vous attendrit. Et cependant il est triste de partir sans avoir répandu les trésors qu'on portait en soi. Vous ne me connaissez pas ou vous le faites mal. Malgré les stratagèmes que j'ai dû employer pour approcher de vous, j'ai l'âme simple et pure, et c'est un bouquet de fleurs sauvages que vous eussiez respiré. Adieu donc, puisque vous ne l'avez pas voulu. Ou plutôt, si vous vouliez fermer cette porte — ne craignez pas le scandale, il mourrait entre ces murs — si vous vouliez fermer cette porte et qu'après vous veniez vous allonger sur cette natte auprès de moi, nous prendrions rendez-vous pour les heures proches où tous les deux nous serons morts. Venez, mon père auprès de moi; venez, ma voix s'affaiblit et je veux parler à votre oreille.

Je demeurait debout dans la chambre obscure, n'ayant ni la force d'obéir à la jeune fille, ni celle de refuser ce qu'elle me demandait.

— Vous avez tort d'hésiter, dit-elle, d'une voix insinuante, il aurait pu se produire ici un miracle analogue à celui de Saint Julien l'hospitalier; je ne suis ni lépreuse, ni laide, je n'ai point quitté le ciel pour vous éprouver ; mais ma couche est pleine de roses et une odeur délicieuse émane de ma chair.

— Assez ! répliquai-je avec une brusque violence. Il est temps de songer à votre salut et de vous repentir.

— Vous avez raison mon père, et veuillez écouter l'aveu de mes péchés. Mais auparavant, il importe que vous fermiez cette porte ainsi que je vous en avais prié.

Je m'éloignai de la natte et j'allais pousser le battant, lorsque Maria parut dans l'embrasure.

— Eh! bien, lui dis-je, M. Tissandier ?

— M. le Curé est parti avec M. Jean en automobile; ils vont chercher la mère de cette pauvre enfant. Avez-vous besoin de moi ?

— A-t-on prévenu le Docteur.

— Oui, mais il n'était pas chez lui. Il ne pourra venir qu'après sa tournée dans la campagne. Ne conviendrait-il pas de panser cette malheureuse ?

— Faites, Maria, dis-je, faites je vais me retirer.

— Seigneur Jésus, mon Dieu, la voilà qui s'est levée.

La blessée, en effet, venait de quitter la couche austère et elle était debout avec ses cheveux défaits, le corps incliné vers la droite, dessinée par une ensemble de lignes molles et indécises et de nouveau la peau couleur de fruits apparaissait à travers les déchirures du linge.

— Voulez-vous bien vous recoucher ? dit Maria. Ou plutôt non : je vais vous porter dans ma chambre, où vous reposerez au moins dans un vrai lit.

— Gardez-vous de me toucher dit Marcelle, je veux quitter cette maison au bras d'Antoine Carmel.

La servante s'approcha de moi et, à mi-voix :

— Il faut l'empêcher de sortir, elle délire, dit-elle.

— Laissez nous : je dois entendre sa confession : faites bouillir de l'eau, le docteur pourra en avoir besoin.

Et Maria sortie, je refermai la porte sur notre solitude.

Hélas ! que votre vie est étrange et que vous avez tort de la croire plus réelle que l'au-delà vaporeux où nous baignons ! Quelle connaissance avez-vous des choses et pouvez dire que vous avez épuisé d'un regard l'infini qui est devant vous ? La vérité, comme l'erreur, n'est point dans le monde mais en vous et les apparences ne sont que le reflet de ce qui passe dans votre âme.

J'ai dit que ce que j'allais vous narrer n'était plus que mensonge. Du moins des choses contradictoires se

sont élevées de moi et j'ai souffert de ma propre énigme plus que de celle de l'univers. J'ai connu les gens, non pour les avoir observés, mais comme s'ils avaient été la projection de mes pensées elles-mêmes.

Et en cette soirée de dimanche j'ai cru discerner les stigmates de la mort sur un juvénile visage tout frémissant de vie. J'ai été la victime d'une ruse, et les mots qu'on a dit ont créé d'inexistantes réalités. Vous devez prendre garde à ce pouvoir exorbitant que vous avez de susciter des êtres par des paroles et qu'il vous est donné d'enfermer des âmes dans une prison de brumes et de mirages.

C'est ainsi que, le cœur empli d'amour et de pitié, je revins vers celle qui m'avait entouré d'un réseau si perfide et que, la prenant par la main, je voulus la reconduire vers la natte qu'elle venait de quitter. « Mon enfant, lui dis-je, il ne faut pas mourir. Je ne veux plus repousser l'offrande que vous avez faite de vous. Et la place que vous m'avez demandée auprès de moi, c'est mon plus cher désir de vous la donner.

Elle me regarda, avec une caresse inexprimable dans le regard.

— Je vous donne de moi, continuai-je, tout ce dont il m'est loisible de disposer. Je vous fais cet aveu afin que vous n'emportiez pas une pensée de désespoir de cette vie. S'il faut que vous mouriez sachez que je ne me suis éloigné de vous que par respect pour la foi jurée. Et si vous devez vivre et que vous m'ayez dévoilé votre cœur en toute sincérité, conservez l'espérance d'un bonheur sans souillure né de la communion des âmes, dans l'oubli de la chair.

— Je n'aspire qu'après ce bonheur, dit-elle, et j'attendais cet aveu de votre bouche. Pardonnez-moi de vous avoir trompé: je vivrai car je ne suis point blessée et Dominique m'a transportée ici sur ma demande.

— Cette clairière où vous m'avez rencontrée, poursuivit-elle, était depuis longtemps, le lieu de nos rendez-vous avec Jean. Le soir où vous m'avez aperçue, je revenais chercher la bague que j'avais perdue dans une étreinte sans joie et sans amour.

Je la regardai avec stupeur. J'ai honte d'avouer que cette cynique confession éveillait en moi une poignante jalousie. Je ne pouvais plus avoir de doute sur la nature de mon sentiment pour cette perverse adolescente.

Je pris son bras avec violence et la regardant dans les yeux.

— Ce n'est pas vrai, dis-je, la voix tremblante, jurez-moi que ce n'est point vrai ?

— Que vous importe, répliqua-t-elle, et elle se rapprocha de moi, avec une grâce à la fois puérile et voluptueuse.

— N'exigez point de moi que j'entre plus avant dans le récit de cette faute.

Je vous ai fait l'aveu du plus grand péché de ma vie terrestre. Que ma sincérité me vaille votre indulgence et votre pardon.

La colère de Dieu ne tarda pas à éclater. La jeune fille venait à peine de sortir que j'entendis des bruits de pas dans le jardin. M'étant approché de la fenêtre ouverte, je vis venir un groupe composé de M. Tissandier, de Jean et d'une dame âgée d'une quarantaine d'années. Maria aussitôt, comme elle le faisait chaque fois que des visiteurs nocturnes frappaient au portail, alluma la puissante lampe électrique fichée au-dessus de la porte d'entrée, dans la façade. Un entonnoir de clarté s'abattit sur la terrasse et ceux qui approchaient apparurent en pleine lumière.

La mère de Marcelle marchait, soutenue par les deux hommes et elle appelait sa fille dans des sanglots. Du fond de mon passé des choses mortes s'élevèrent en fou-

le. Cette démarche, le son de cette voix, ce visage à peine flétri, je les reconnus tout d'un coup comme si près de vingt années n'avaient point amoncelé leurs cendres sur ma vie. Cette femme qui accourait au chevet de sa fille c'était Odile.

Une bouffée de sang me monta au visage, et je perdis connaissance.

*
* *

EPILOGUE

Vous qui êtes venu par le chemin que j'ai dit, si vous regardez ce vieillard décharné, dont la barbe d'écoule des joues creuses, comme une eau rare sous un rocher saillant, il se pourra que, par pitié, vous écoutiez sans dégoût la fin de mon récit.

Et c'est maintenant qu'il m'est loisible de me redresser et d'appeler à moi les amis qui sont restés fidèles. Tant de souffrances me donnent le droit de dévoiler la pensée secrètement mûrie dans mon âme. Ils ont tourné leur visage vers le mien et ils peuvent attester qu'ils n'ont point deviné les nuées mélancoliques qui s'ébauchaient derrière moi. Tout cela importerait peu s'il n'y avait point dans mon destin quelque chose qui l'apparente à la destinée humaine. J'aurais alors le devoir de me taire, car il n'appartient pas à celui qui ne ressemble point à ses frères de montrer le fond de son cœur, pour faire honte à Dieu. Mais si chacun y découvre un aspect du mal dont il souffre, il n'y a pas de raison pour que le meurtri s'en aille sans avoir étalé aux yeux de tous la meurtrissure.

Je leur dirai, à ces amis silencieux, que le Monde a tourné autour de l'Homme assis et que des choses sont

passées à sa portée sans qu'il en ait appelé la venue ni souhaité le retour. Et, en même temps, il a la volonté d'obéir à une injonction qu'il croit avoir reçue, mais qui n'a peut-être point été proférée. L'impalpable milieu qui l'isole déforme ce qu'il perçoit et il projette hors de lui, à son tour, un reflet de cette fausse image. C'est ainsi qu'il se trouve au centre d'un illusoire univers, où le bien et le mal cheminent côte à côte, se rapprochent et se séparent, revêtent un aspect changeant comme les nuances d'une matinée d'octobre. Au milieu de ces amusantes métamorphoses, une seule chose devient demeurer immuable et c'est la conscience de l'homme! L'injustice suprême réside en ce qu'il doive s'affliger de ce qui défile hors de lui. Les mouvements de ce monde inquiet l'affectent si profondément que les secrètes vibrations de la douleur durent encore lorsque le temps est venu d'ouvrir son cœur à la joie. Tout s'écoule et se transforme dans cette aptitude à souffrir, qui appartient aux âmes les plus délicates, et l'attente de la catastrophe les empêche d'accorder au jour qui s'évapore le rapide regard qu'exige son prompt ternissement.

Ce ne sont point là les pensées qui m'agitèrent dans la nuit qui suivit cette déplorable soirée, car je suis demeuré strictement à la place fixée par la pesanteur de ma chair. Mais, peut-être, s'il m'était donné de vivre parmi vous une autre vie, mettrais-je moins d'empressement à m'enfermer dans la cuirasse du remords.

Il est vrai que je ne savais pas alors ce que j'ai appris depuis dans les libres froideurs de l'au-delà. J'étais livré entièrement au caprice de ma destinée et je devais suivre jusqu'au bout l'inéluctable enchaînement de ses causes et de ses effets. C'est pourquoi je résolus de quitter la France pour expier dans le désert

la double faute qui avait si lentement mûrie sur l'arbre de mon destin.

Soutenu par ma foi, j'ai erré dans les forêts africaines, et j'ai pleuré dans le silence et dans la nuit. Plus d'un soir, mon esprit est revenu vers les heures funestes que je viens de conter et je roulais alors dans un abîme sans fond. J'évoquai, avec peut-être un attendrissement, le charme pervers qui m'avait envoûté, et ma rêverie aboutissait soudain au moment où me fut révélée la vraie personnalité de ma jeune tentatrice. Alors se produisait un désarroi de mes pensées, une réaction presque physique qui anéantissait mes forces, et me livrait au désespoir.

Enfin, je fus captivé, au coucher du soleil, par des noirs qui répandaient une odeur forte, et, si résigné que je fusse à mourir, j'accueillis sans joie ni apaisement l'image qu'ils suscitèrent de ma mort. Il en fut d'elle comme de toutes choses : plus belle à concevoir qu'à regarder, sitôt qu'elle fut délimitée dans le possible par des lignes exactes, je dus la subir sans pouvoir égayer son approche des visions dont je la parais autrefois. La vierge purificatrice, aux mains fraîches comme des sources, celle qui devait venir un soir de la saison chaude, isolée de la nuit par une gaîne de lumière, pour soulever ma tête appesantie et la poser sur de la mousse, elle m'apparut, ivre de vin de palace, dansant une gigue grelottante au milieu d'un cercle de cannibales.

Marcel NALPAS.

(*A suivre*)



Les Livres

Le Labyrinthe, par *Edouard Estaunié* (Perrin, édit.)

Ce labyrinthe, c'est celui du mensonge, c'est l'enchevêtrement des voies où s'enfonce celui qui n'a pas su choisir entre l'ombre et la pleine clarté. Tiraillé par le devoir et l'intérêt, il arrive qu'on prenne une pente oblique, qu'on reste à mi-côte, pour ne perdre de vue ni l'un ni l'autre vain calcul; on perd tout ensemble, car l'équivoque mène au marais, aux champs bourbeux où l'on s'enlise. Désormais, une corruption colle à tous les pores et corrode chaque jour la pensée. « Le mensonge, dit Estaunié, vous poisse aux mains, aucune essence, aucun parfum ne nous en délivrent. »

Pourtant, l'âme irrémédiablement perdue n'est pas mauvaise, ni privée de lumière. Elle a voulu peut-être se réaliser honnêtement, être sincère; elle n'a jamais songé à composer avec le devoir. Mais le pathétique survient avec la vie complexe. avec le mal jaloux qui donnent à la même heure au devoir deux visages également beaux. La conscience a rencontré le sphinx qui joue avec ses erreurs et lui propose une énigme insoluble. C'est alors qu'elle biaisera au lieu d'approfondir et de vaincre et elle n'avancera plus que dans l'obscurité.

Le narrateur supposé du *Labyrinthe* n'arrive pas à sortir de ce dilemne : mis en possession d'un héritage inattendu qui lui permet de rembourser les créanciers de son père, ancien failli, il retrouve par hasard un testament qui dispose de cet héritage en faveur d'une demoiselle de compagnie de la défunte; livrera-t-il le secret et l'argent à cette dernière ? Lavera-t-il l'honneur paternel ? Il se réfugie dans un compromis, il épouse la demoiselle.

Or ils vont s'aimer et voici le drame : Si ce ménage eût été semblable à bien d'autres dont l'origine n'est pas meilleure, tout se fut passé ésans heurt, sans trouble, et la découverte fortuite par la femme du testament — d'ailleurs entâché de nullité — ne risquait pas de déclencher une crise aussi profonde. Le notaire eut parlé et tout fut rentré dans l'ordre. Mais celle qui fut l'objet d'une démarche aussi inattendue de la part d'un homme riche n'a pas une âme commune; elle est

sans calcul et ne veut devoir son choix qu'à l'amour Le secret qu'elle vient d'apprendre l'atterre. *L'autre* sait-il l'existence du papier et, s'il la sait, depuis quand? Elle a peur de l'interroger, lui s'abîme dans la perplexité, et le silence entre eux va marcher comme un fantôme insaisissable.

A vrai dire, la crise, comme dans tout roman d'Estaunié, est intérieure. C'est du dedans que ces êtres nous apparaissent, et l'extrême agitation ne se traduit que par un minimum de gestes. Cependant, il n'est pas une page où le pathétique ne grandisse pas un épisode où le fait nouveau ne retienne l'attention. C'est vraiment de la psychologie romanesque à laquelle s'est essayé plus tard Raymond Radiguet, avec une âme autrement glacée que celle d'Estaunié. Ce maître possède un don incroyable d'angoisse; à la fois clair et réticent, il semble le porte-voix de la fatalité antique et prononce des paroles pleines des destins obscurs. Avec ce guide attachant, il semble qu'on fasse un pélerinage dantesque, tant on reste suspendu sur des gouffres d'ombre et hanté de menaces inexprimées. On explore des coins d'âmes putrides, on passe devant les suppliciés du scrupule, et les damnés du remords. En vérité quelle quête anxieuse dans le marécage où croupit le mensonge, nous présente le *Labyrinthe !* Toutes les expressions du doute, de la peur, de cette peur psychologique que précède les déchéances nous sont habilement rendues, même les plus subtiles, les moins prévues. C'est un livre d'heures de la souffrance morale, le journal d'une âme indécise livrée à tous les démons de l'angoisse.

Je sais que l'époque est sévère à ce genre excellent et que la Littérature a bien autre chose à faire que de soigner la presse de ses chefs-d'œuvre. Tout de même, il nous a semblé que, malgré le relief pris récemment par Edouard Estaunié, ce beau livre n'avait pas reçu l'accueil qu'il méritait, car le *Labyrinthe* marque un nouveau sommet dans la Voie glorieuse de son auteur.

Dante n'avait rien vu, *Albert Londres* (Albin Michel).

Film écœurant où s'étale l'abjection des pénitenciers. Biribi défile dans la pouillerie, la haine et la plus lourde ténèbre moralé. Qu'on purge l'humanité de ces hontes et de ces géhennes! Soignons nos plaies au lieu de les cacher. En par-

quant les lépreux le Moyen-Age entendait isoler le mal, mais non le punir. Il existe, je le veux bien, des lèpres de l'âme ; on ne les guérit pas avec le fer rouge. Un peu de lumière, de compassion, de miséricorde ferait plus de bien que les réglements et les sévices.

Pourquoi n'existe-il pas des cliniques pour les maladies de la conscience pour certaines cécités, que l'exil du désert et la misère morale rendent définitives. Après la guerre, nous avons vu des prodiges d'orthopédie. On a redressé des membres tordus, on a ressoudé des sternum, rétabli des viscères, rééduqué des lambeaux de mains, mastiqué des orbites et rafistolé des cervelles, mais il n'est venu à l'idée de personne qu'on pouvait aussi défausser les consciences, assainir la pensée, exercer sur la matière humaine et sur des âmes en voie de gangrène tous les petits talents que nombre de psychologues gaspillent en essais ingrats.

Si l'on reproche aux européens d'évoluer trop hâtivement, il faut exempter leur justice; ils en sont encore à l'ergastule, aux mines de Bétique, aux carrières de Numidée: il n'y a que les noms de pays qui changent et qui sont la Sibérie, la Guyane ou le Maghreb. Combien de fois a-t-on signalé ces survivances barbares, l'appareil archaïque et l'anachronisme des lois pénales? Tous les esprits sains sont d'accord sur leur férocité et leur stupide malfaisance. On a écrit des volumes, répandu des libelles, mais il a manqué cette chaleur d'apostolat qui volatilise les erreurs, transverbère les consciences, et donne à l'idée la force du geste. Comme en toutes les choses du cœur, il importe surtout d'agir, la parole du rhéteur assassine les évangiles.

Comme je comprends les conclusions d'Albert Londres ! Pas de nouveaux réglements, ni d'inutiles enquêtes, mais la présence dans ces lieux de haine d'hommes qui soient la charité, de ministres de n'importe quelle religion, pourvu qu'ils représentent l'amour du semblable, la bonté désintéressée et l'espoir du rachat devant un absolu.

Rires de Marbre, par *José Almira* (Figuière).

De la verve, du mouvement, une certaine spontaneïté qui s'apparente à l'éloquence et correspond à l'ambition de l'auteur, son livre étant un livre *parlé*. Il y aurait une controverse à ouvrir sur ce mode d'expression, mais le procès en est très

ingénieusement fait dans la préface du livre même par Van Ryner, trop artiste pour se laisser prendre à ce déguisement du surréalisme. Il ne nous est pas permis de condamner sans appel le système, car la querelle dure encore, mais il nous paraît difficilement défendable.

En art, le plus ardu n'est pas d'aligner, mais de choisir. Le moins remarquable attrait du livre ne réside cerainement pas dans ses illustrations, dues à la plume d'Eller. Ce sont des dessins vigoureux, d'une inspiration étrange, résultat habilement stylisé des cauchemars de M. José Almira.

La Cité paternelle. — L. Barbedette.

Œuvre de pensée généreuse et de haute morale. Dans cette étude considérable, l'auteur demande que se rapprochent les citoyens d'une même ville et que la fraternité prêchée pour les peuples soit d'abord une réalité pour cette famille plus grande : la cité. Il se rattache au groupe des penseurs qui n'attendent plus du progrès l'amélioration des âmes, mais qui mettent toute leur confiance dans la bonté active, et dans les seules suggestions du cœur.

Jean BALLARD.

Livres reçus : *Mademoiselle de Sombreuil*, Paul-Victor Duchemin. Belle étude historique, évoquant les fresques de Lenôtre, sur la célèbre héroïne des massacre de septembre (Perrin). — *Gens et Choses d'autrefois dans un coin de Provence*, par Hilaire Enjoubert, préface de Me Henri Robert, de l'Académie Française (Boivin Ed.).

* * *

François-Paul Alibert, « Elégies Romaines » (Nouvelle Revue Française). — Eugène Hollande, « Un Rêveur » (Perrin et Cie). — Pierre Reverdy, « Epaves du Ciel » (Nouvelle Revue Française). — Louis Roché, « Temps perdu (Editions du Divan).

On éprouve une sorte d'embarras à parler brièvement d'une œuvre de François-Paul Alibert. Ce beau poète que la dilection des lettrés place aux côtés de Paul Valéry, publie un nouveau recueil dont la valeur, à mon sens, ne le cède en rien à celle des précédents. Les *Elégies romaines* sont l'hommage

d'un esprit cultivé, d'un penseur qui sait parfois être un élégiaque à la Ville des fontaines et des lauriers; elles sont placées sous le signe de Virgile, de Gœthe, de d'Annunzio et de Nietzsche. Alibert emprunte au grand poète philosophe du *Zarathoutra* deux superbes versets en guise d'exergue :

« *Il fait nuit : Voici que s'élève plus haut la voix des fontaine jaillissante. Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante.*

« *Il fait nuit : Voici que s'éveillent les chants d'amoureux, et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux.* »

En ces élégies d'une douceur élyséenne, tous les vers semblent murmurés sur les roseaux. Ce souci de la musicalité porte tort parfois à la correction syntaxique; souvent des verbes passifs sont employés dans un sens actif. C'est ainsi qu'il est déplorable de lire chez un Alibert :

...laisser l'horizon monter et redescendre
La moindre inflexion des branches dans l'azur !

Ces graves erreurs résultent de ce qu'Alibert pense en latin, et Lucien Fabre a souligné cette particularité sur laquelle on pourrait faire une étude très intéressante.

Malgré leur titre, ces élégies ne sont point une série de tableaux plus ou moins Parnassiens, un réservoir de citations pour les guides Joanne ; chez Alibert la nature n'est jamais qu'au second plan. La pensée en est baignée comme d'une vague lumière, et effectivement la plupart des paysages que le poète a chantés sont des nocturnes : Rome endormie sous la lune pâle, bercée au rythme de ses fontaines, et de cette sérénité une leçon profonde s'exhalant. Un des plus beaux poèmes du recueil sous le double rapport de la forme et de la pensée, est peut-être « Sagesse de Tibu ». Je n'en citerai que quelques vers dignes de notre grand Valéry :

Même l'amande est bonne, et son esprit amer
Nous fait, après le fruit, la bouche parfumée,
Car, en soi, toute chose a sa somme enfermée
De vertu singulière et d'unique saveur,
Et chacun de nos jours est toujours le meilleur.

Pensée, harmonie, mesure, telles sont les qualités de ces poèmes. Je détacherai également de *Nocturne* cette délicate évocation qui plut à Jean Lebrau :

Tu portais un chapeau de jonc et de roseau
A tes cheveux couleur de miel fauve et d'or sombre,
Dont l'épaisseur soyeuse à travers la pénombre
Laissait aux yeux rougir de son plus jeune éclat
La pudeur de ton teint vermeil et délicat.

Et cette impression empruntée au même poème :

Tout flottait reculé dans un siècle endormi
Sous l'eau mélodieuse et le silence ami
Et ces graves accords d'ancienne musique
Qui raviront toujours un cœur mélancolique.

Mais la plus belle pièce du recueil est certainement *Le Tombeau de John Keats*, que l'on a déjà lu voici deux ans : Alibert, en cette mélodieuse élégie, entremêle comme des roses à la guirlande de sa propre rêverie le souvenir des poèmes de l'Ariel qui ont nom *L'Urne grecque* et surtout *L'Ode au Rossignol*, dont le chant éveillait en l'âme de Keats le désir d'un vin mystérieux qui eut conservé le goût de Flore et de la Provence heureuse. Ecoutons le poète français :

A l'heure quelquefois où juin flotte et repose
Sur cet encens mêlé de tilleul et de rose
Qu'élèvent jusqu'aux cieux les calmes soirs d'été,
Perdu dans un cyprès par la lune argenté,
Auprès de toi sans doute un rossignol soupire
Puis enivré soudain de son propre délire,
Il propage dans l'air un espace enchanté,
Et, renversant ce col enflé de volupté,
Laisse mourir sa voix amoureuse et pressante
Sur la molle pelouse où la lune glissante
Regarde sous les fleurs dormir Endymion.

A ces élégies, je ne sais de comparables sur le même thème, que certains passages des « Mémoires d'outre-tombe », où Chateaubriand adresse un mélodieux poème en prose à la Cynthie de Properce, née à l'aurore parmi les roses de Paestum, « violette oubliée au jardin d'Horace ».

Hollande, lui, n'est pas un élégiaque ou un intellectualiste. Il est purement et simplement un grand poète, et de peur que

cela ne nous saute pas aux yeux, son éditeur nous en avertit charitablement sur la bande réclame. Naturellement, comme tous les grands poètes, il rêve, et comme il est éminemment religieux il est probable que les oiseaux du ciel viennent quotidiennement lui apporter sa pâture. Laissons ce romantique à ses rêves et aux nostalgies de son adolescence, et tout en déplorant l'erreur prétentieuse d'un poète qui écrivit quelques beaux vers dignes de Vigny, évadons-nous de toutes ces antiquités qui exhalent un parfum de verveine à la sous-Musset, et laissons danser ces muses vêtues de la crinoline, aux Tuileries, sous le regard sentimental de quelque dandy à la Brummel, qui les trouve séduisantes au possible.

Et maintenant accueillons de notre mieux les muses de Reverdy! Elles sont venues vers nous dans leur Bugatti de course, et la poussière des macadams mêlée aux exhalaisons du Mobiloïl a délicatement fardé leur visage encadré de cheveux oxygénés. Mais les voilà qui, dépouillant leur imperméable de caoutchouc, s'en viennent baller devant nous sommairement vêtues d'un tutu en fils de fer et ceintes de lauriers en tôle galvanisée aux sons d'un jazz-band à la fois impérial et Hawaien. Voici le musagéte transformé en manager qui s'avance pour s'écrier, doloroso sans doute, et certainement dans un mégaphone :

Mon doigt saigne,
Je t'écris
Avec.
Le règne des vieux rois est fini,
Le rêve est un jambon
Lourd
Qui pend au plafond.

Ah ! Monsieur Vandérem, chevalier servant de la littérature contemporaine, quand apprendra-t-on cela dans nos écoles? La haine de la monarchie est prêchée en ce vers : quelle démocratique leçon et sociale! Je communiquerai ce poème au maire de ma localité pour que la rosière le débite quelque jour de visite gouvernementale à M. le Président du Conseil. Les vers de Reverdy seraient également de première utilité dans l'enseignement de la morale :

Dans la vie je me serai toujours levé trop tard...

L'infect réactionnaire qui a nom La Fontaine n'eut pas trouvé cet aphorisme lumineux, non plus que le médecin des familles ne nous eut communiqué ce procédé hygiénique et à la portée de chacun :

Le ciel où je me lave les yeux tous les matins.

En dépit de ces bizarreries dont il est peut-être trop aisé de se gausser, les *Epaves du Ciel* ne sont pas tout à fait dépourvues d'une poésie accessible au commun des lettrés. La forme, certes, est surprenante, mais un je ne sais quoi donne à l'ensemble une physionomie qui est peut-être celle de la beauté. Voici un passage symbolique du *Sang de ménage*, qui ne manque pas d'émouvoir une fibre secrète et instinctive de nous même :

C'est le voyage sans fin,

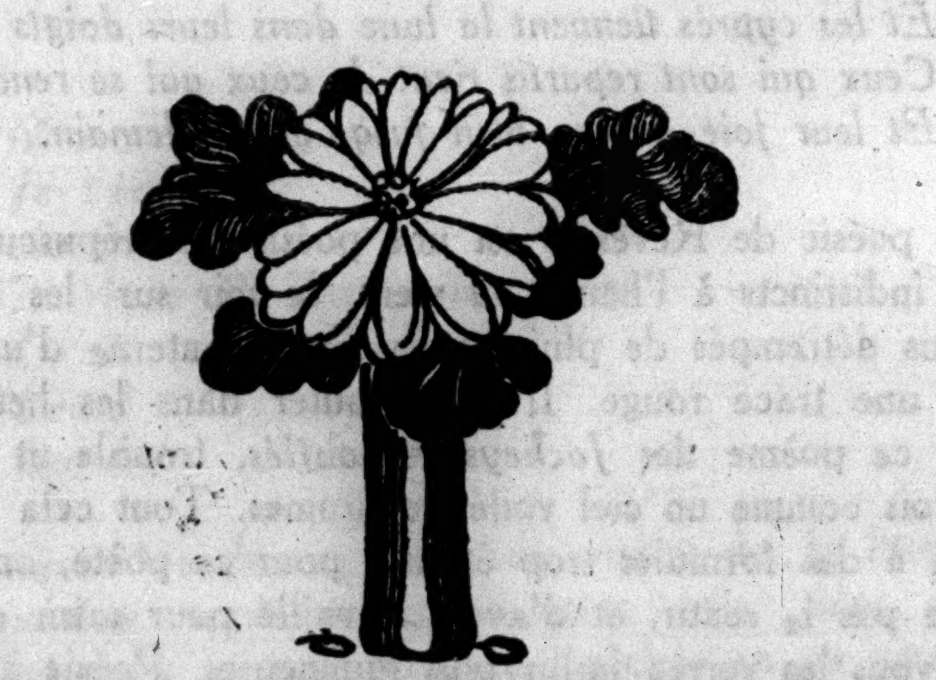
Que l'on prenne à son heure ou l'on manque le train,
Un à un les voyageurs descendent
Et prennent le sentier du petit cimetière
On va s'asseoir un moment sur un banc de pierre,
Et les cyprés tiennent la lune dans leurs doigts ;
Ceux qui sont repartis rient de ceux qui se rendent
Et leur joie durera bien jusqu'au lendemain.

La poésie de Reverdy est une poésie de crépuscule : Paysages indistincts à l'heure où vient le soir sur les faubourgs, chemins détrempés de pluie, rails où la lanterne d'un fourgon laisse une trace rouge. Il faut goûter dans les heures d'automne ce poème des *Jockeys camouflés*, trouble et grandiose à la fois comme un ciel voilé de brumes. Tout cela si habitué soit-on à des formules trop étroites pour ce poète, on ne peut pas ne pas le sentir, et d'avoir travaillé pour saisir ces évocations, vous les verrez jaillir plus lumineuses. Poésie à l'état de nébuleuse, certes, mais poésie tout de même. Bien que cette prétention d'attendre des œuvres puisse paraître odieuse, j'attends avec confiance le prochain volume de ce poète, songeant à l'axiome du « secret professionnel »: un poète revenu concentre en un seul vers ce qu'il délayait jadis en quatre strophes ». Reverdy nous a donné de la poésie, nous lui demandons des poèmes, c'est-à-dire quelque chose de construit et non seu-

lement dans l'esprit du poète, mais qui puisse encore l'être dans celui du commun des mortels.

Quant à Louis Roché, qui est certainement un jeune, je lui conseille de méditer longuement l'axiome de Cocteau que je viens de citer. Mais voilà, il ne sera pas un poète revenu, car, dans son juvénile amour pour les muses, il n'a jamais quitté l'honnête sentier de la poésie française. Il pense avoir fait beaucoup en voulant rajeunir la formule de Baudelaire. Pourquoi le détourner d'une telle voie ? Elle mène sinon à la vente, du moins aux palmes académiques. D'ailleurs, puisque tous les jeunes se réclament d'un chef de file, j'aime mieux que le poète de *Temps perdu* emboîte le pas à Baudelaire qu'au dada de Tristan Tzara, voire à M. Jules Romains, qui est beaucoup trop original pour laisser grand'chose à ses disciples.

GABRIEL GROS.



Les Revues

ANATOLE FRANCE

« Adonc, Thamons montant en propre, et en terre projectant sa vene, dist, aussi que linq estort commandé, que Pan le Grand estait mort. Il n'avait encores achevé le dernier mot quand furent entendus grands soupirs, grandes lamentations et effroiz en terre, non d'une personne seule, mais de plusieurs ensemble ».

Anatole France est mort. et comme jadis au grand cri Thamons, une rumeur immense déborde, et voici que toute la presse clame son deuil.

« Des milliers d'hommes, chaque jour, cessent de vivre », dit M. Pierre Chaine dans l' « Œuvre » :

« La pensée de ces hécatombes quotidiennes devrait nous cuirasser d'indifférence, mais certaines morts sont plus que la perte d'un homme. Celle-ci fait taire un chant, éteint une lumière, étouffe une étincelle divine ! En frappant, la camarde a pu dire : *qualis artifex périt !*

« Après Barrès, Anatole France ! Deux êtres qui résumaient chacun une culture, une civilisation, un idéal.

« Le premier tenait son génie de Rome, la traditionnelle, l'organisatrice, l'impérialiste.

« L'autre était un Grec subtil, un Athénien indépendant, individualiste, anarchique, irrespectueux de l'ordre établi, discutant les dieux et les rois, jamais dupe des apparences qu'il adorait pourtant sous plusieurs noms : Beauté, Art, Nature, et bien d'autres ! »

Nous sommes encore trop près de lui pour comprendre toute l'étendue de notre perte. Il faut un peu d'oubli sur un visage pour lui donner son véritable aspect, celui qui doit demeurer. Mais, déjà, ceux qui ont approché le Maître se lèvent et viennent lui apporter l'hommage ému de leur souvenir.

Dans les « Nouvelles Littéraires », M. Paul-Louis Couchoud consacre ces lignes au « Maître délicieux » :

« Le génie sans bonté n'est pas le génie. Je veux témoi-

gner que l'homme de génie que nous pleurons fut grand par la bonté.

« Tous ceux qui l'ont approché ont éprouvé sa sensibilité si vive, son don merveilleux de partager les peines, les aspirations ou les soucis des autres, sa promptitude à secourir et à encourager. Pour moi je l'ai connu sous les traits d'un tendre père, toujours prêt à vous écouter et à vous guider. Et pour tous ses amis presque innombrables il fut ce qu'il était pour moi.

« Il ne pouvait physiquement supporter la souffrance d'autrui. Il n'est pas de douleur humaine qui n'ait retenti dans sa chair. Bien des actes de lui qui furent mal compris furent de simples réponses du cœur.

« Je l'ai vu pendant la guerre, partir brusquement, une nuit d'hiver, de sa maison de campagne et courir jusqu'à Tours parce qu'un soldat inconnu, condamné à mort par un conseil de guerre, avait fait appel à lui. Il ne voulut pas perdre une minute pour télégraphier au Président de la République. Il eut la joie d'obtenir la grâce du soldat et fut plus fier de cette œuvre que d'aucun de ses livres.

« Il est bon que l'on sache que les hommes ne sont vraiment grands par l'esprit que s'ils le sont aussi par les entrailles. C'est le cas de l'homme parfaitement humain en qui nous reconnaissons une des cimes ardentes de notre espèce ».

Le grand sculpteur Bourdelle rappelle avec émotion comment lui est apparu « le visage estimé du Maître » :

« Je ne devais vraiment connaître Monsieur France que bien plus tard, chez mes beau-frère et belle sœur Couchoud, à Saint-Cloud, puis à Versailles.

« Là, il m'est arrivé d'être seul avec lui.

« Là, j'ai pu ressentir quelle simplicité de cœur, quelle douce bonté était en ce maître admirable.

« Sa bonhomie avait le génie de la grâce.

« Puis survint la grande aventure de la création de son buste. C'est là que j'ai approfondi le haut caractère du maître.

« L'attention d'Anatole France fut grande. Il se fit interrogateur. Il méditait, tout en parlant sans trêve, au cours de nos longues séances. Aucun moment il ne s'en reconnut lassé au moins auprès de moi.

« Dès les débuts, les dessins-preuves que je fis d'après son visage, le mesurant de toutes parts par le compas, le surprirent profondément.

« Et puis ce fut l'étude lente dans l'argile, étude chaque jour changée.

« Le maître prit grande part à l'ouvrage : il me disait : « Mais vous allez de certitude en certitude ! » Hélas ! oui, certitudes, maître. Mais des certitudes d'erreurs. Voir mes erreurs, c'est là toute ma force, maître. C'est d'erreurs reconnues que le chemin vers le vrai se compose. Ma force est de savoir quand je me suis trompé.

« Mais n'est-ce pas la loi de tout art ?

« C'est au dernier pas de la route' c,est vers le pas qui pose sur le but, que le vrai, hésitant, se montre.

« Le bon maître fermait ses yeux : il entendit.

« Anatole songeait, et un matin je fus très remué : France, posant son bras affectueusement sur mon épaule :

« Quel labeur Bourdelle, dit-il ; quelles constructions d'ossatures ! Quelle attention donnée aux chiffres des volumes ! Quelle intérieure architecture !

« Je la comprends de plus en plus votre haine des virtuoses. A travers vous, je pénètre dans la sculpture ».

« Ma défiance de moi-même l'avait profondément ému. Et le grand homme aimé des lettres, vint, un matin, mystérieusement vers moi : « Bourdelle ! voyez, me dit-il, retirant de dessous son manteau un de ses plus célèbres livres, il en ouvrait toutes les pages, me les montrant chargées, raturées, toutes hachées de notes au crayon.

Et puis, penchant vers moi sa haute taille : « Il n'y a que les imbéciles qui se peuvent trouver parfaits, » dit-il.

Ed. Jaloux consacre à l'écrivain une remarquable étude, dont j'extrais les lignes suivantes.

On a noté à diverses reprises l'importance du rôle qu'il a joué dans l'histoire du style français, pendant le dernier tiers du dix-neuvième siècle. Il a ramené notre prose à son unité, à son élégance, à sa pureté. Goncourt et les impressionnistes l'avaient rapprochée du langage des peintres ; les symbolistes, d'une forme ambiguë, où des recherches absurdes d'expressions neuves côtoyaient un élément de plus en plus musical. Anatole France a retrouvé notre génie véritable,qui est surtout abstrait et qui exprime, moins des paysages ou des émotions que des idées. Il est incontestable que c'est grâce à son influence que l'on a infiniment mieux écrit en France, depuis 1890, — du moins, jusqu'à ces dernières années. Il restera comme un de nos plus grands écrivains le nombre de sa phrase, la lumière dont elle est baignée, son esprit et son charme lui donnent une qualité incomparable. Cependant, il ne faut pas le comparer à Voltaire, si rapide, si sec, si nerveux ; tous les styles du dix-neuvième siècle ont quelque chose de lymphatique ; Anatole France n'a pas échappé à ce dé-

faut général ; il traîne dans ses pages une sorte de mollesse qui le sépare délibérément des écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle. Mais ceci dit, qu'il a d'harmonie, de suavité, de mélancolique douceur ! Que de choses parfaites il a écrites ! »

« Peu d'hommes ont répandu dans leur œuvre autant de délicatesse et de volupté ; mais ces images légères et fines cachent à peine le morne enchantement de cette œuvre enchantée.

....

On a comparé bien souvent son ironie à celle de Renan ; il y a pourtant entre eux une bien grande différence ; la foi de Renan s'est transposée, mais elle existe quand même ; il parle avec foi des principaux phénomènes historiques, et s'il est ironique, c'est que la vie lui a enseigné un certain relativisme et une méfiance à l'égard des hommes. Chez Anatole France, le septicisme était plus foncier et venait le plus souvent de sa paresse d'esprit ; (on peut être un grand travailleur et demeurer un paresseux, France parlait souvent lui-même de cette paresse.) Le sourire à l'égard d'une chose quelle qu'elle soit est le plus sûr moyen de s'en protéger et demande infiniment moins qu'un effort désespéré pour la comprendre, — cet effort désespéré que Renan a fait si souvent. Si Renan a aimé la vérité plus que tout, France a certainement préféré la sécurité. Comme tout vrai Français, il avait horreur d'être dupe, et tout lui paraissait une duperie. De là son attitude générale ; de là, aussi, certaine sécheresse à laquelle il inclina de plus en plus et qui fait tout de même que *Le Livre de mon Ami* ou *le Crime de Sysvestre Bonnard* sont de plus beaux livres que l'*Ile des Pingouins* ou *La Révolte des Anges. Il* n'a guère échappé à ce scepticisme glaçant que lorsqu'il a parlé de son enfance dans *Le Lys Rouge*, de l'amour. Cette double inspiration lui a donné certainement ses accents les plus beaux. On a opposé à ce scepticisme l'ardeur révolutionnaire de ses dernières années ; mais cette ardeur n'était pas contradictoire avec son caractère. Elle naissait de l'impitoyable critique qu'il avait faite de cette société bourgeoise, dont ses livres reflètent cependant tous les sentiments. Elle naissait aussi de ce vague rêve d'un âge d'or qu'ont rêvé beaucoup d'hommes ; mais comme il était essentiellement sybarite, ce rêve était qu'il y eût un jour une société réglée sur un sybaritisme général dont rien n'offense l'Anatole France d'alors dans sa vision attique d'harmonie. On a beaucoup parlé à ce propos de l'humanité de France et même de son *humanitarisme*, mais rien, dans ses œuvres, ne prouve qu'il ait

beaucoup aimé l'humanité, et il parle de la bonté comme d'une servante passive et non comme d'une active déesse qui court à ceux qui souffrent. Son socialisme était foncièrement esthétique.

« Mais le sybaritisme n'est pas rayonnant ; l'œuvre si claire, de France manque de lumière ; le mot d'esprit y tient le plus souvent la place de l'esprit. Par là, elle incarne tout le rationalisme du XIXe siècle ; le monde est aux yeux d'Anatole France, une série d'apparences aimables et trompeuses qui recouvrent le plus cruel néant. Chérir ces apparences et s'en servir sans en être dupe, tel est à peu près sa philosophie. Ne disons pas qu'elle est courte; les hommes de la génération de France la jugeaient profonde, et sans doute, l'a-t-elle été. On n'a que trop de tendances, après avoir utilisé les expériences de ses aînés, de dire qu'elles étaient peu de chose. Ce peu dechose l'aurait-on fait soi-même s'ils ne l'avaient fait ? L'œuvre d'Anatole France demeurera comme une des époques caractéristiques de l'intelligence française. Et s'il a paru autrefois paradoxal, il nous semble, à nous, je le répète, essentiellement représentatif de la pensée nationale. M. Bergeret est un type, parce qu'il incarne notre intellectuel, — du moins de 1830 à 1918 ; aujourd'hui, nul ne sait ce qu'il va être.

D'ailleurs, Anatole France n'était appeler qu'è créer un personnage : lui-même. Nul n'était moins romancier que lui ; les personnages qui ne portent pas son image, sont les contradicteurs qu'il invente pour avoir mieux raison : jamais des caractères. L'abbé Lantaigne peut se disputer sur tous les points avec M. Bergeret, il n'en a pas moins les mêmes préoccupations que lui ; ce sont des systèmes différents qui se heurtent, mais chacun d'eux est à même de comprendre le système de son adversaire. Ils appartiennent au même groupement humain.

Une fois, cependant, Anatole France a montré un autre aspect de lui-même dans *Le Lys Rouge*. Dans ce livre écrit avec tant de liberté et que la presse a si mal accueilli à son apparition, je ne peux me retenir de voir le chef-d'œuvre de France et un des plus parfaits chefs-d'œuvre de notre littérature. Il y a quelque chose de doré et d'enivrant qui flotte sur ce sombre livre. France y parle magnifiquement du « désespoir enchanté de l'amour ». Le livre tout entier, représente un désespoir enchanté. (Je ne dis pas toute l'œuvre, car la passion du sybaritisme a guéri France du désespoir.) Il est vrai aussi qu'il y étudie une forme d'amour qui a été celle des hommes qui ont eu vingt ans en 1870 et que nous retrouvons chez Maupassant, chez Paul Bourget, chez Loti, chez Mirbeau, chez Gabrielle d'Annun-

zio. Elle est déjà différente chez les hommes qui ont eu vingt ans en 1900 et encore plus chez ceux qui les ont eus vers 1920. Cet amour sensuel, tyrannique, jaloux, tourmenté, presque morbide, *Le Lys rouge* nous en fait une des plus belles peintures qui se puissent voir. Et France a glissé dans ce livre quelques-uns de ses plus jolis vers, dignes de l'anthologie, dont certains sont imités :

Elle jeta la pierre blanche
A l'eau du lac bleu.
La pierre dans l'onde tranquille
Sombra peu à peu.
Alors la jeteuse de pierres
Eut honte et douleur
D'avoir mis dans le lac perfide
Le poids de son cœur.

ou encore, ceux-ci :

— Ne pleure pas, toi que j'aimais ;
Ce qui n'est plus ne fut jamais.
— Laisse couler ma douleur sombre ;
Une ombre peut pleurer une ombre.

Je ne crois pas que l'œuvre d'Anatole France ait un pouvoir spirituel sur ceux qui viendront après nous. Elle a été écrite pour des contemporains et elle a agi sur ces contemporains. Les idées qu'elle a remuées sont devenues momentanément nos idées. Mais l'heure est passée de cet examen critique, voluptueux et narquois des choses de la vie. On ne cherchera plus chez Anatole France un aliment philosophique. Mais si sa pensée cessera vite d'être active et deviendra rapidement un poids mort, on continuera d'admirer l'artiste qu'il a été. Il a atteint cette perfection qui assure l'immortalité. Nous sommes déjà devenus bien indifférents à l'affaire Dreyfus et nous relisons pourtant avec la même joie les dialogues de M. Bergeret, de M. de Terremondre et de l'abbé Guitrel. Nous relisons de même les *Provinciales* sans nous soucier beaucoup des querelles entre les Jésuites et ces messieurs de Port-Royal. La pensée des hommes n'a pas grande valeur et ne leur donne que rarement l'immortalité ; c'est la beauté de la forme qui embaume les œuvres et qui leur permet d'affronter les siècles. Les idées passent : les phrases restent. Tant qu'il y aura une littérature française, celles du vieux magicien nihiliste et sybarite continueront à enchanter des lecteurs, et dans bien des années, on viendra encore lui demander les secrets de l'art d'écrire. »

« Rien dans son œuvre ne prouve qu'il ait beaucoup aimé l'Humanité dit Ed. Jaloux. — Ce n'est pas l'avis de M. A. Belly, qui s'attache à démontrer que France ne fut pas ce « type parfait et sceptique », en lequel il est trop facile de résumer sa philosophie.

« Un pénétrant conseil de bienveillance et de solidarité humaine se dégage de toute son œuvre, et ce conseil s'y répète sous tant de formes, avec tant d'insistance, et, d'autre part, Anatole France a pris si nettement position contre l'idée de conservation sociale, il a appelé si haut la Révolution, qu'on est bien obligé de renoncer à le considérer comme le type parfait du sceptique et qu'il faut donner raison à ceux qui préfèrent voir en lui, de même qu'en Montaigne, un agnostic et un posititiviste convaincu de la nécessité d'une lutte incessante contre toutes les religions, y compris celle de la propriété individuelle : « Mon fils, dit l'abbé Coignard j'ai toujours observé que les maux des hommes leur viennent de leurs préjugés, comme les araignées et les scorpions sortent de l'ombre des caveaux et de l'humidité des courtils. Il est bon de promener la tête-de-loup et le balai un peu à l'aveuglette dans tous ces coins obscurs. Il est bon même de donner çà et là quelque petit coup de pioche dans les murs de la cave et du jardin. Cela fait peur à la vermine et prépare les ruines nécessaires. »

De M. Jules Bertaut, ce portrait malicieux :

« Le fin du fin était un diner où l'auteur de *Monsieur Bergeret* se trouvait en tête-à-tête avec un ecclésiastique spirituel. On s'apercevait alors non seulement de l'immense érudition dissimulée derrière le badinage mondain de ce pseudo-sceptique, mais de l'onction de sa phrase, de sa douceur lénifiante, et comme elle s'accordait bien avec la « manière » de l'ecclésiastique qui lui servait de partenaire au jeu de raquette des répliques. On avait l'intuition soudaine que, au fond, Anatole France était d'Eglise et n'était que d'Eglise. On jetait un regard sur ses admirables mains de prélat, sur la finesse de ses traits, sur ses yeux pétillants d'esprit, on écoutait son langage malicieux, enveloppé de toutes sortes de précautions, on assistait au développement de cette pensée ondoyante, et l'on s'étonnait que ce convive en frac ne fût pas revêtu de la soutane et du petit manteau romain.

. . M. Martin du Gard s'est cru autorisé à venir apporter, au nom des jeunes, une note discordante ambigue dans un unanime concert des louanges. — « Monsieur France »,

dit M. Martin du Gard, n'aura pas accueilli le tribut de reconnaissance *d'une jeunesse qui ne le suit plus depuis longtemps.*

« Il y a quelques mois, on s'inscrivait au domicile de M. France, où mille gerbes de roses s'amoncelaient. Ainsi la gloire qui, si souvent, balance, jusqu'au jour où la mort intervient pour précipiter son arrêt, la gloire se laissait déjà prendre au funèbre appareil.

« Mais au concert des vœux et louanges que provoquait le Jubilé, il manquait la voix des jeunes gens à qui l'on accorde du crédit. Il semble qu'aujourd'hui se fasse toujours sentir leur désaffection à l'égard de l'écrivain qui vient de disparaître. Et soudain, de toutes parts, j'entends citer son influence. En vérité, il est élémentaire de constater que l'influence iittéraire de M. France ne s'exerce plus depuis longtemps.

« C'est devenu un lieu commun de dire que M. France a sauvé du style artiste des Goncourt, du style des naturalistes et des symbolistes. Quand il débuta, la prose française subissait des assauts plus sournois ; Gaston Boissier. Cuvillier-Fleury et, ce Voltaire de l'Université, M. E. About, entre autres, écrivaient une langue prétentieuse et plate où abondaient les grâces apprises, de fauses élégances et les plus fades ornements. M. France alors proposa en exemple une prose chrétienne, sans trop de sucre ni de miel, dont les journalistes furent même les premiers à faire leur profit.

« La jeune élite intellectuelle qui, indirectement, a bénéficié de cet émondage, ne paraît pas très empressée à marquer sa reconnaissance dans la « pompe funèbre » de M. France, pour employer une expression d'un siècle qui la laisse assez indifférente également, le dix-septième.

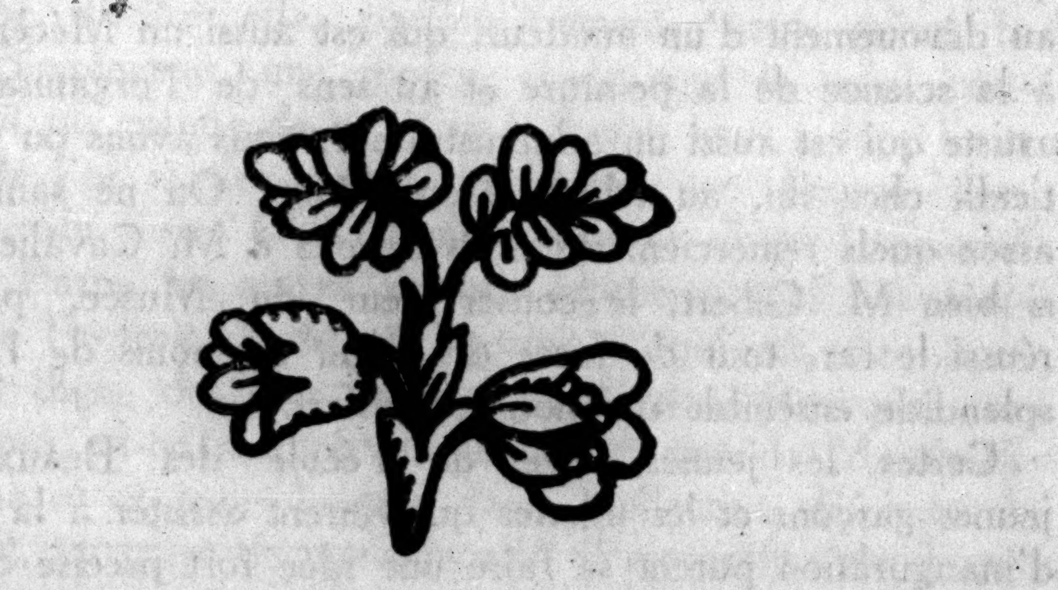
« A quelques exceptions près, ceux qui vont avoir trente ans demain ne se distinguent-ils point par un cœur sans naïveté, disons par un certain goût de la méchanceté, un déséquilibre évident entre la sensibilité et l'intelligence ? Génération maudite, angoissée, qu'un état d'esprit poétique engage constamment dans les aventures les plus chanceuses, elle se sent peu préoccupée encore d'atteindre à la forme parfaite. Elle devine que la hantise de la clarté peut mener loin et, notamment, à ne pas penser ce qui est trop difficile à écrire. Le travail bien fait ne requiert pas son attention spontanée ; par contre, elle a des exigences violentes d'une métaphysique idéologique. Comment voulez-vous que les ouvrages de M. France la sollicitent ?

« Mais la mort de ce sage d'Occident rappelle d'une manière opportune qu'un musée est toujours ouvert où

la civilisation, aujourd'hui compromise, fait l'hommage de ses expériences les plus délicates et rassemble les souvenirs des lieux divers qui la virent se développer. Sans doute, la jeunesse opposera qu'elle n'a point le loisir de se promener dans les salles où ne lui apparaissent, lui semble-t-il, que figures sans rayonnement, paysages éteints, émotions feintes, renoncements et rêveries. Le loisir, en effet, ne lui est point laissé, on ne l'y encourage guère non plus. Et le monde honore en ce moment dans un écrivain d'une si belle lignée française, tout ce qu'il est en train d'abandonner avec le sens de la mesure et la politesse de l'esprit ; et ceux qui tentent avec le plus de bénéfice d'exploiter ce nom magnifique sont les mêmes qui contribuent à diminuer le niveau de la culture ».

Nous osons espérer que ces sentiments ne sont pas ceux de toute la jeunesse littéraire. Que M. Martin du Gard nous pardonne ; il n'a point parlé en notre nom.

J. MOUREN.



La Peinture

Il a fallu le centenaire de *Monticelli* pour que le grand public marseillais put enfin connaître ce peintre autrement que par la grotesque légende qui fit de lui un rapin négligé, alcoolique et demi-fou. Il a fallu cette « véritable occasion » pour que Marseille rendit enfin un éclatant hommage au grand peintre né chez elle. Il est vrai que, plus heureux que l'immortel *Daumier*, il avait trouvé une municipalité complaisante pour lui élever le petit monument du cours Joseph-Thierry. C'était déjà ça et les promeneurs pouvaient, en se rendant au Musée, veuf de ses œuvres, contempler une « Arapède Barbue », selon le mot de Jacques Panier (1), au milieu d'un jardinet de cimetière. C'est tout ce que l'on savait de lui dans sa ville natale. Certes, Monticelli était admirablement représenté dans certaines collections particulières et les amateurs d'art, les érudits pouvaient admirer et étudier la technique vertigineuse de l'artiste. Mais, la masse ? La grande masse, celle qu'il faut éduquer, n'en connaissait rien. Grâce à l'intelligente initiative et au dévouement d'un amateur, qui est aussi un Mécène ; grâce à la science de la peinture et au sens de l'organisation d'un artiste qui est aussi un administrateur, nous avons pu voir Monticelli chez lui, au Musée Longchamp. On ne saura jamais assez quels remerciements nous devons à M. Cavalier, qu'aida si bien M. Gibert, le conservateur du Musée, pour avoir réussi le rare tour de force de réunir en moins de 15 jours le splendide ensemble qui nous est offert.

Certes, les jeunes élèves de l'école des Beaux-Arts, les jeunes garçons et les fillettes qui vinrent assister à la cérémonie d'inauguration purent se faire une idée fort précise de l'œuvre et du caractère de Monticelli. Ensemble fort inégal comme l'œuvre elle-même. Des toiles où le génie éclate voisinent avec des œuvres très vagues, auxquelles seule la signature confère une valeur. C'est bien là la caractéristique de ce talent bizarre et tourmenté fait d'intuition, de spontaneité qui donne à toutes

---

(1) *La petite fille aux yeux sombres,* roman de Marcel Plagnol.

les œuvres l'allure d'esquisses ou de préparations. Mais quelles trouvailles heureuses de couleur, quelle harmonie fine et d'une incomparable élégance dans la plupart des tableaux présentés. Et ces hasards heureux de facture ! Ici la brosse voisine avec le couteau à palette, les doigts, le tube de couleur qui écrase sur le panneau les bleus purs ou les vermillons éclatants. C'est l'emportement, l'inspiration, la fougue inexplicable qui déconcerte et stupéfie. Jamais, à mon humble avis, peintre ne fut moins peintre, mais bien peu furent plus artistes et poètes.

Il semble qu'on entende chanter Verlaine dans certains parcs mélancoliques, où des femmes en robe à panier errent en devisant, tandis que de grands lévriers jouent en les accompagnant. Puis, soudain, une fanfare éclate et c'est une fantasia échevelée où, sous prétexte de chevaux et de cavaliers, hurlent des verts, des rouges, des noirs, une gamme assourdissante de tons purs qui se rencontrent sans jamais se heurter. Est-ce du génie ? Est-ce vraiment de la peinture ? Personne ne le recherche, chacun est pris, s'étonne et admire. C'est très beau.

J'ai surtout été surpris dans cette exposition par quatre études et qui m'ont révélé un aspect de Monticelli inconnu pour moi (et, sans doute, pour beaucoup). D'une franchise d'exécution incomparable, on sent « l'inventeur » jusque devant la nature. Une d'entre elle, particulièrement, vaut qu'on la remarque. Simplement, une rivière coule sous le soleil couchant devant un groupe de maisons à contre jour ; dans l'eau qui roule de l'or et des pierres précieuses, une femme agenouillée lave du linge. C'est d'une poésie et d'une luminosité admirables. Parmi les autres œuvres exposées, j'ai beaucoup admiré « le Portrait de Mme Teissier », qui est une chose splendide et digne des plus grands portraitistes. Pourquoi, en revanche, nous a-t-on montré ces deux portraits de Monticelli par lui-même et ce jeune homme de la collection Richebé ? Certainement, au point de vue éducatif, il est préférable de ne rien cacher; mais pour exalter la gloire de Monticelli, ces œuvres n'étaient pas du tout indiquées. Regrettons également que des difficultés quasi insurmontables, paraît-il, tiennent encore fermées les portes du Musée Grobet-Labadie, en admirant les deux tableaux qui en furent extraits et qui sont les véritables perles de l'exposition. Citons encore les « Dames dans un Parc », de la collection de M. le professeur Beltrami; celles de la collection Gassier ; « Les Chevaux à

l'Abreuvoir », « Les Femmes au Perroquet », la splendide « Charette de Foin », qui semble faite d'hier. Curieuse aussi « L'Entrée de Charles Quint à Anvers », peinte, paraît-il, d'après une gravure. C'est une sorte d'orchestration en couleurs, une mélodie au burin. En somme, il y a là une quarantaine de tableaux de tout premier ordre que les peintres auront autant d'intérêt à aller étudier de près que le public en aura à admirer. Je ne vous parlerai pas de la cérémonie d'inauguration, toute la presse en a rendu compte. Mais je voudrais regretter le premier vers du poème qui fut lu à la gloire du maître et qui disait : « Celui-là ne fut pas un Perruquier. » Hé! Hé! il me semble que, dans la même salle les toiles de l'animalier Simon, qui fut coiffeur, ne paraîssent pas si ridicules..

Le jour de l'inauguration de l'exposition au Musée Longchamp, le poète Danguy fit à la Galerie d'art moderne une conférence fort documentée sur Monticelli. De la musique que l'artiste eût aimée, accompagna la cérémonie qui s'était déroulée dans un cadre bien fait pour elle, les peintres marseillais contemporains ayant tenus à honneur d'accrocher sur les murs leurs meilleures œuvres pour rendre hommage au maître disparu.

*
* *

Salon d'Automne d'Allauch. — Depuis deux ans, le Syndicat d'Initiative d'Allauch réuni au mois d'octobre un ensemble éclectiquement choisi de peintres provençaux et organise en la salle de la mairie de cette ville une exposition de peinture. Le docteur Brunet et le peintre Dufour en sont les âmes agissantes et parviennent, à force de volonté, à un résultat des plus satisfaisants. Cent trente-huit toiles sont exposées et beaucoup valent qu'on s'arrête devant elles. La plupart reproduisent la campagne d'Allauch si particulière, si provençale, avec ses pierres désolées, ses oliviers poussiéreux et le cercle bleu des collines lointaines. *M. AnseauxTixier* nous montre un paysage à l'aquarelle d'une facture extrêmement intéressante. De M. *Audibert* deux peintures dans sa manière habituelle, ce qui est assez dire. Une large synthèse de paysage exprimée avec un heureux métier. C'est un peintre qui sait exprimer. M. *Aurrens*, avec un métier bien personnel, peint d'agréables

choses qui seraient parfaites si les valeurs étaient mieux observées (mais je crois que je me répète). M. *Armengol* peint avec beaucoup de sincérité le pont de la Fausse-Monnaie et Notre-Dame du Château. Ses deux toiles sont un peu lâchées. Habituellement, M. Armengol est mieux représenté. Je voudrais un peu plus de légéreté dans ses ciels et moins de système dans la touche; c'est, je crois, ce qui les rend un peu lourds. M. *Bernay-Théric* peint des petits bateaux par grosse mer. Cette mer grosse accouche d'une souris évidemment, mais il n'en sort pas même du vent, souvent. Une bonne toile de M. *Berthet.* Une très intéressante Rade de Marseille de M. *Bouission,* qui fait en ce moment une exposition remarquée à la Galerie Olive et dont nous reparlerons. Mlle *Costa Cabasson* fait de l'aquarelle comme les demoiselles n'ont pas coutume d'en faire. Bien des hommes non plus, hélas ! M. *Dufour* peint dans sa note habituelle un Soir à Montespin, et nous montre un vieil Allauch très décoratif, qui sent un peu la hâte. Souhaitons que M. Dufour reprenne cette toile, pour nous la montrer de nouveau plus tard. De M. *Dufrêne,* le Pilon du Roi à travers les pins est un bon morceau de peinture.

M. *Durand Rosé* a été très heureusement inspiré en nous montrant un « Clocher » baigné de soleil et bien provençal. C'est une des bonnes toiles de ce peintre. Si le mur dans l'ombre était d'une valeur un peu plus observée, cela serait parfait. De M. *Frégier* deux toiles inégales. Un joli petit paysage lumineux et fin voisine avec un autre cotonneux et lourd. C'est dommage. M. *Gionnelli* aura son petit succès. Un bois fort bien traité représente un sujet lugubre : « L'Enterrement » ; tout le monde frémit en le regardant et cela se comprend ; mais on frémit aussi en regardant, du même peintre, une rue des vieux quartiers de Marseille et cela se conçoit moins. Sous un ciel d'encre, les maisons bombent une inquiètante façade. Ça, une rue de Marseille ? Une de ces rues saoûles de soleil et de vie, étalant comme des oriflammes les linges qui sèchent en rutilant ? Non. J'aurais mieux compris sur le catalogue le titre « La Chute de la maison Uscher ».

Un frais Allauch de M. *Gimmig.* Deux très bonnes choses de M. *Jacquet,* dont les Vaches à l'Etable, sont un vrai bijou. M. *Jordijan,* un bon peintre, ne se renouvelle pas assez. M. *Marret* peint « A l'Eglise » et une « Nature morte pro-

vençale » d'une facture franche et solide, quoiqu'encore un peu trop académique. M. *Marseille*, lui, se renouvelle et on ne saurait trop l'encourager à continuer sur la voie qu'il semble vouloir suivre. Le « Pont » qu'il expose en ce moment à la Galerie d'Art Moderne nous fait espérer de très bonnes choses. M. *Maurech* peint « Allauch, le matin » et un groupe de « vieilles maisons ». Préciser, le matin, est de l'excès de conscience, car on sent très bien à quelle heure de la journée peint M. Maurech. Ses toiles sont trop bien observées et trop sincèrement traduites pour que l'on s'y trompe un instant. Les vieilles maisons révèlent l'amoureux des petits coins tranquilles et sont une surprise pour ceux qui croyaient bien connaître Allauch. M. Maurech trouverait des coins inédits en allant peindre aux Martigues! De M. *Francis Place*, qui n'est pas un habitué des expositions, deux tableaux qui nous font regretter de ne pas le rencontrer plus souvent. M. *L.-P. Prud'homme* est un peintre agréable qui a su se faire un métier bien à lui. M. *De Queylar*, aussi, s'est fait un métier personnel, mais je crains qu'il ne puisse pas lui servir à traduire l'air et la lumière. M. *Roque* a peint une nature morte dont je n'aime pas la tonalité un peu trop morte elle aussi. Mme *Lycia Tutin* a un paysage d'Allauch et des « Fleurs dans un vase » qui font une toile que l'on peut classer parmi les meilleures. En somme, un certain nombre de peintres intéressants valent que l'on affronte le voyage à Allauch pour aller nombreux remercier le Syndicat d'Iniatiative d'avoir su en prendre une très intéressante et lui donner envie de continuer l'année prochaine.



Galerie Detaille. — L'amateur d'art qu'est M. Detaille vient de nous donner une très belle exposition posthume des œuvres de *Léonardi*. S'échelonnant sur une période de vingt années, ces quelques cinquante toiles sont en même temps qu'une joie des yeux un magnifique exemple de conscience et de modestie. Jamais l'auteur n'avait consenti à faire une exposition d'ensemble. Il ne croyait pas avoir encore atteint le but de ses quotidiens efforts et attendait d'avoir perfecionné sa technique avant de faire juge de son œuvre le grand public qu'il aurait convié. Hélas, la mort l'a brutalement atteint en

pleine force, en plein talent. Qu'il eut été heureux le pauvre et bon Léonardi de constater le succès de ses toiles et l'empressement avec lequel les bons amateurs de Marseille, après avoir admiré, se sont disputés ses tableaux. Depuis longtemps, nous n'avions vu une aussi belle continuité dans l'effort. Les plus anciennes toiles de Bretagne, encore influencées par les soubressauts de l'Impressionnisme finissant, et les dernières œuvre de Corse et de Provence, qui unissent aux tendances modernes une vision si personnelle, servie par un impeccable dessin, s'unissent par le lien commun d'un souci décoratif remarquable. Alors que, malheureusement, les lignes et les tons ne sont plus que des prétextes aux monotones tableaux actuels. Léonardi, emporté par sa sincérité, nous emporte d'un coin à l'autre de la France et analyse merveilleusement la la densité de l'atmosphère. Que ce soit inspiré des « Rochers rouges de l'Esterel », d'Allauch, des « Amandiers en fleurs aux Alpilles », de « Longvy » ou des « Baléares » aux si somptueuses coupoles roses, le tableau que peint Léonardi est toujours un moment précis d'une région qui ne pourrait être ailleurs. Une petite aquarelle, « La Maison dans les Oliviers » est une pure merveille. Léonardi fut un grand peintre et s'il est regrettable de ne le pouvoir constater que près d'un an après son décès, du moins avons-nous la douce consolation de voir que, désormais, justice lui est rendue. Souhaitons que la ville de Marseille conerve pour son Musée un souvenir durable de celui qui ne fut qu'un enfant d'adoption, mais qui montra par son ardent enthousiasme à la traduire, de quelle manière la Provence lui tenait au cœur.

*
* *

Succédant à l'exposition Th. Léonardi, nous sommes conviés à aller voir dans la même galerie une curieuse exposition. Deux peintres : *Van Mens* et *Van Yperen* exposent côte à côte des tableaux qu'ils ont dû peindre ensemble en Tunisie. Il est extrêmement amusant de constater d'un mur à l'autre de quelle manière deux artistes sérieux ont pu exprimer la même nature. De quelle façon se manifestent deux tempéraments absolument différents. Nombreux sont les motifs semblables, peints du même endroit et à la même heure. C'est

d'un excellent enseignement pour le public... et pour les peintres. En entrant dans la salle, l'œil est attiré d'abord par le chatoiement, l'élégance des couleurs de Van Mens. Pas un ton brutal, une science des valeurs remarquables, un équilibre harmonieux dans la composition, une virtuosité étourdissante. C'est l'impression première. Mais quelques instants après, l'œil se lasse des tons toujours jolis, l'esprit proteste contre le factice de l'expression et l'habileté de l'exécutant. M. Van Mens est très fort, trop fort et ne l'oublie pas assez. L'émotion disparaît devant le tour de force et ne l'oublie pas assez. L'émotion disparaît devant le tour de force. On n'est pas pris, car on cherche « comment et avec quoi cela est fait ». C'est ainsi que l'on reste bouche bée devant le prestidigitateur qui fait sortir un pigeon de sa manche. On est épaté, mais on ne marche pas. M. Van Yperen, lui, se laisse emporter par son impression et néglige certaines subtilités de la main. On comprend que, lorsque cinq ou six couleurs ayant couvert son dessin, il estime que cela traduit sa vision, il estime que son but est atteint. Certaines toiles de lui ne sont que dessins teintes. Et très légèrement parfois — deux ou trois tableaux laissent voir presque entièrement la toile vierge — et ce ne sont pas les moins séduisants. J'aime infiniment le talent de M. Van Yperen. Ses aquarelles surtout, moins lourdes que celles de son camarade, se rattachent à la véritable tradition classique. Pourtant, Van Yperen est rien moins qu'un classique. Certains tableautins ont la richesse de coloration et la naïveté de composition d'un primitif de bonne école. Si M. Van Yperen consentait à employer la palette de M. Van Mens et à abandonner les tons un peu lourds et terreux, ces bruns qu'il affectionne, il serait absolument parfait. Si M. Van Mens empruntait à M. Van Yperen sa sensibilité, sa simplicité de lignes, il nous donnerait des œuvres magistrales. Allez voir l'exposition; faites une moyenne et vous n'aurez pas perdu votre temps.

*
* *

Chez Moullot, la saison reprend avec trois belles toiles de *J. Meissonnier*, qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. D'une facture très libre et d'une vision bien personnelle, il nous présente trois vues de Villeneuve-les-Avignon, qui sont

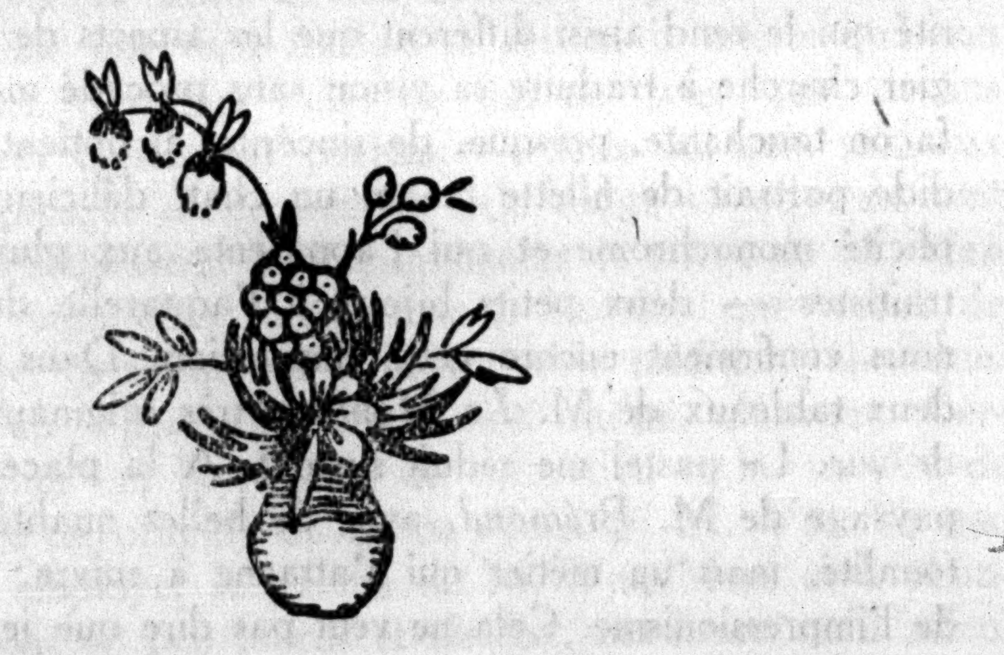
parmi ses meilleures. J'aimerais voir une exposition d'ensemble de ses œuvres. *Marcel Poggioli* nous montre dans la même vitrine ce qu'il rapporta l'an dernier de Corse : Une cour de Ferme endormie sous le soleil, qui est une bien belle chose, malgré un léger abus des noirs que l'artiste rachète par une justesse d'observation impeccable. M. Poggioli nous montrera-t-il bientôt ce qu'il a fait cette année ? Espérons-le.

*
* *

Galerie d'Art Moderne. — De nouvelles toiles y sont offertes à notre admiration. Le peintre *Frégier* tient dans cette galerie la place d'honneur qui lui est due. Frégier est un de nos meilleurs artistes et si on peut lui reprocher d'être souvent inégal, c'est encore presque un hommage à rendre à sa sincérité qui le rend aussi différent que les aspects de la nature. Frégier cherche à traduire sa vision sans procédé mécanique, d'une façon touchante, presque, de sincérité; il obtient ainsi ce splendide portrait de fillette tenant un chat, délicieux dans sa simplicité monochrome et qui l'apparente aux plus grands portraitistes — deux petits bijoux à l'aquarelle du même artiste nous confirment encore cette impression. Dans la même salle deux tableaux de M. *Le Monnier*, très originaux à tous points de vue. Le pastel me séduit surtout. A la place d'honneur, un paysage de M. *Brémond*, avec de belles qualités d'air et de tonalité, mais un métier qui s'attache à suivre les soubresauts de l'impressionisme. Cela ne veut pas dire que je ne l'aime pas, mais je crois qu'il faut désormais chercher autre chose. *Audibert*, en plus de ses très belles aquarelles, expose une Calanque et une Vallée de Saint-Pons d'une tenue extra classique, servie par un tempérament moderne. Deux belles toiles. M. *Eichacker* s'épanouit avec une figure d'homme heureux de vivre, éclatant de santé, mais d'un rose de chair qui m'inquièterait si j'étais à sa place. C'est d'un dessin impeccable, d'une vie extraordinaire, mais très faux de couleur. Même reproche à la nature morte, dont l'éclairage est par trop déconcertant. Est-ce un contre jour qui n'est pas en valeur? Est-ce éclairé d'une manière anormale? On ne peut pas lire ce tableau assez franchement. *Ch Maurel* peint le Marché central dans l'encadrement d'une fenêtre. C'est d'une originalité sans excès, très

vivant, très lumineux et fort adroitement peint. Mme G. *Foury* peint deux figures curieuses, mais tristes, tristes, tristes ! ! ! Un beau *Berthet* rutilant « les bassins de la Joliette », séduisant, mais un peu négligé. *Vivès Apy* expose une corniche qui nous repose de toutes les corniches habituelles et un beau paysage de fond de collines dorées à souhait nous rappelle le décorateur élégant que chacun admire aujourd'hui.

HERREM.



La Musique

LA SAISON QUI VIENT

Les quotidiens ont accueilli avec joie l'annonce de réouverture des Concerts Classiques. Et ce « communiqué » de presse, plus heureux que ceux des années précédentes, a déridé les visages et réjoui cœurs et esprits. Annonciateur de grandes nouvelles, porteur de promesses nombreuses, il dénote au moins un effort de la part de l'Association Artistique. La maison de la rue Montgrand semble vouloir secouer la poussière d'une précoce vétusté pour la joie de nos oreilles et de nos sens. Acceptons-en l'augure et assurons-là de notre concours moral qui ne saurait lui manquer chaque fois que la musique pure aura sa place à la salle Prat.

Il faut tout d'abord signaler l'installation du chauffage central, amélioration coûteuse, mais dont les habitués reconnaîtront immédiatement les bienfaits.

Une question demeure angoissante : celle de l'orchestre. De nouvelles difficultés vont naître, si elles n'ont pas déjà apparu, de la réouverture du Grand-Théâtre. Quelques musiciens ont déjà déserté leur pupitre pour briguer un emploi place Reyer. Et nul doute que les Concerts Classiques se trouvent gênés par ses défections. La masse, aux cordes surtout, perdra de son ampleur, si les vides n'ont pas été comblés qualitativement. Nécessairement l'économie générale de l'orchestre en souffrira, en puissance et en finesse. Il faudrait une main de fer et une force d'attraction impérieuse pour rassembler cette âme éparse. Jamais le rôle du chef n'aura été plus délicat, ni plus chargé de responsabilités, Ce chef trouvera-t-il en lui cette flamme qui crée, qui suscite les enthousiasmes, discipline les énergies, établit la communion de pensées et d'efforts sans laquelle toute réalisation est impossible ? Nous voulons bien l'espérer encore une fois, et, pour ma part, je ferai taire l'expérience. Un esprit neuf et impartial guidera mon jugement.

Serai-je sévère ? Aurai-je la vue bornée de l'avocat général ou m'efforcerai-je à tenir égales, tel un juré, les balances de Thémis ? Peut-être serais-je les deux successivement : je dresserai mon réquisitoire et le soumettrai ensuite à l'équité de mon raisonnement. Si, malheureusement, les faits condamnent,

il restera les circonstances atténuantes, et il sera tenu grand compte de la bonne volonté.

L'Association Artistique nous annonce des œuvres en première audition de Berlioz, Glazounow, Arensky, Tchaikowsky. Sont-ce des « rossignols » ou des beautés inconnues ? J'aimerais que Berlioz fut représenté par *Roméo et Juliette*, où il y a tant de splendeurs. J'avoue moins connaître les trois Russes. On nous parle également de Dukas, Dupont, Goossens, Aubert, Ravel, Falla, Honegger. Enfin !... Je vois s'ouvrir devant la salle Prat le chemin de l'évolution. Marseille suivra-t-elle enfin le mouvement intellectuel ? Verra-t-on le public se prendre d'amitié pour les artisans de la pensée et favoriser leurs initiatives ? J'en ai la ferme conviction et je me sens ragaillardi par cette hypothèse. Allons, mon cher Brion, avec qui j'ai si fréquemment causé de ce brûlant problème, ne vous découragez pas; notre pauvre ville sortira bientôt de sa couche de suif et d'acides gras; ce sera notre heure. Et parce que « notre » heure », nous « devons » l'avoir.

La bonne volonté de l'Association Artistique se manifeste encore plus lorsqu'elle nous annonce quelques-uns de ses solistes. Parmi eux, nous relevons le nom d'Iger Strawinsky, le génial auteur du *Sacre du Printemps* et de *Mavra*, le poète du rythme, une puissance musicale qui vient à son heures comme Beethoven et Wagner. Avec lui, c'est toute une époque qui sera représentée, *notre* époque. Strawinsky, bouleversant les pelouses magiques de Debussy, a ouvert chez nous la voie à une production nouvelle; on revoit maintenant le ballet, et c'est à lui qu'on le doit. Peut-on dire que sa musique soit porteuse d'un germe de destruction ? Jugement faux, ce me semble. Son dynamisme, où l'on retrouve un peu de sauvagerie, fait, avec une architecture et des matériaux nouveaux, l'apologie du rythme et de la vie, elle est le rythme et la vie... Apprête-toi, Marseillais, à être étonné, submergé par son audacieuse esthétique, mais ne crie pas à l'incohérence ou à l'absurdité. Loue au contraire l'artiste qui vient à toi sous les auspices de l'Association Artistique. Et, pour l'agréer avec le désir de le comprendre et de l'admirer, sinon de l'aimer d'emblée, médite Jean Cocteau, qui écrit : « *Lorsqu'une œuvre semble en avance sur son époque, c'est simplement que son époque est en retard sur elle.* »

Ernest MARION.

La Vie Marseillaise

La nuit. Un bruit de clakson sous les fenêtres, dans un bruit de moteur au ralenti. « On y va ! » Râclement malhabile des souliers à clous sur les marches du seuil. Aveuglement des phares. Frisquet. Silhouettes confuses et chargées d'accessoires. Entrechoquement de choses en acier et bruit mou de choses en cuir. Echange de vues sommaire sur le temps. « Serre-toi un peu ». On a marché sur la patte du chien. Bruit de démarrage. Odeur d'auto qui est partie.

La route... Vé! le lapin qui a traversé !

Arrêt. On descend. Le petit jour dans un souffle d'air. Gestes pour se dégourdir. Brouillard. On ne voit pas à vingt pas. Les chiens font claquer leurs oreilles en se secouant. Grande odeur froide. « Toi par là. Vous par ici. Moi par là-bas. Coups de sifflets aux chiens qui « jettent leur gourme » en jappant. Claquement métallique. On marche dans les chênes verts. Plus rien. Odeur mouillée.

Jour pâle. Pieds trempés dans les bottes. Le soleil élève une hostie au-dessus de Sainte-Victoire. Bruit d'une feuille qui s'égoutte. Entre les pointes d'argeiras, il y a de merveilleuses dentelles perlées. Sur l'épaule nue des collines, il y a de merveilleux reflets roses. Dans la vallée de l'Arc il y a... Attention ! Çà sent bon! Le chien a foncé dans la bousque. Son halètement suit son sillage dans les argeiras. Les dentelles perlées sont déchirées et s'égouttent. Emotion. Doigt nerveux. « Il y est ! Cherche! Cherche !... »

Il n'y est pas. Dans la vallée de l'Arc il y a une nébuleuse qui a dû tomber cette nuit.

Pam !... Brusque détonation. Les chiens s'affollent. « Rapporte ! » Un petit corps gris, agité de sursauts, les oreilles en bas, au bout d'un bras. Scène copiée sur un chromo déjà vue. Le chien bouge la queue en suivant d'un œil satisfait la mise au carnier, opération délicate. Le chasseur a posé son fusil. D'une main il a saisi les quatre pattes du petit corps gris, dont la tête maintenant pend; de l'autre il ouvre le filet de son carnier, ramené sur son ventre; il tient sous le menton le tablier de cuir relevé. Dans un instant, le tablier retombera sur le

carnier, qui dessinera une bosse avec des touffes de poils hors des mailles du filet. Un geste avantageux renverra le tout dans le dos du chasseur. Un claquement de fusil éjecté et qu'on réarme. Un coup de sifflet au chien. Une grande aspiration d'air sauvage qui sent la poudre... Un lapin est mort.

Peu à peu s'est dissoute la traînée laiteuse de brouillard montant de l'Arc. D'hostie le soleil, au-dessus des collines, est devenu ostensoir. Une tiédeur où s'infusent des senteurs de lavande monte des sentiers rocailleux.

Fusillade intermittante. Joie sauvage à bondir dans des épines pour y ramasser un corps tiède agité de convulsions éperdues; tressaillement obscur à goûter la sensation du sang sur les doigts; recouvrement d'un instinct primitif à presser orgueilleusement un col dans son poing que battent des ailes désespérées et griffent des ongles furieux.

L'ardente atmosphère de midi fait danser l'air brûlant à la pointe des argeiras. La perdrix paresseuse, brusquement, s'épouvante et part à dix pas dans un énorme bruit d'ailes. Déception hargneuse d'avoir été surpris. Claquement du fusil qu'on réarme des deux canons pendant que s'enfuit, derrière le vallonnement, l'accent circonflexe immobile de la perdrix manquée.

Et puis déjeuner froid, dans la salle crépie à la chaux du « rendez-vous ». Histoires toujours les mêmes, nécessairement les mêmes et si amusantes! Vin dans les gobelets d'étain. Conversation avec les chiens. Ventres déboutonnés et béatitude animale.

Tout à l'heure, dans la torpeur méridienne qui sent le pin résineux, le thym et la colline, la course après le gibier va reprendre. Les chiens, tirant la langue, suivront les chasseurs, ceux-là mûs par l'indomptable instinct de proie qui, ce matin, s'est réveillé en eux.

Et quand la cendre exquise du crépuscule descendra sur la colline, dans l'auto qui les ramènera vers les civilisations étroites, les chiens, éreintés, couchés n'importe comment dans les bottes, eux, ils échangeront des projets sur le prochain dimanche de chasse.

JEANSSEY.

Au moment de mettre en page, nous apprenons l'affligeante nouvelle de la mort de M. de Max. Nous savions bien que son état précaire ne lui laissait plus que peu de temps et nous assistions à son héroïque lutte contre le mal. Nous avons entendu le grand comédien à bout de souffle et prêt à tomber dans les bras de ses proches, tenir la scène avec une force d'âme étonnante et s'y montrer digne de lui. Il est entré dans le repos et nous le pleurons, car le deuil irréparable de l'art dramatique se double, pour *Fortunio*, d'une perte profonde. M. de Max était l'un de ses anciens abonnés et sa fidélité nous était un gage précieux. Nous perdons en lui un ami sûr, un fervent de belle poésie et du pur esprit classique. Avec lui disparaît un soutien de ce répertoire que tant de jeunes décrient et qui nous réunissait dans la même admiration.

Après France, notre bon maître, en qui se résumait la race et qui nous en fît aimer le clair génie, voici de Max qui le fit triompher dans ses œuvres les plus parfaites.

Fortunio salue douloureusement l'un et l'autre.

Les Amis des Lettres

La saison des *Amis des Lettres* s'ouvrira au Théâtre du Gymnase le samedi 15 novembre, à 5 h. 30, par une conférence de Mme Marcelle Tinayre, sur la *Vie amoureuse de Madame de Pompadour*.

Par suite des modifications apportées au Théâtre du Gymnase, un plus grand nombre de fauteuils et de places numérotées étant mis à la disposition du public, le comité pourra satisfaire aux demandes nouvelles qui lui ont été faites, mais il est de l'intérêt de tous que les *Amis des Lettres* veuillent bien — pour éviter tout encombrement et toute confusion — se conformer aux dispositions suivantes :

Les cartes seront délivrées aux guichets de la *Banque Privée* (29 A, rue Paradis), mis gracieusement à la disposition de la société ,dans l'ordre suivant :

1° du 5 novembre au 8 novembre inclus, les membres inscrits l'année dernière devront indiquer s'ils désirent conserver leurs places et devront retirer leurs cartes. Ceux qui, par suite du remaniement des places, rendu nécessaire par les modifications de la salle, seront obligés de changer de place, devront faire choix d'une place nouvelle ;

2° Du 10 au 11 novembre inclus, les membres inscrits l'année dernière, qui désireraient changer de place, devront indiquer leur nouveau choix et retirer leurs cartes ;

3° Du 12 novembre au 15 novembre, à midi, les membres nouvellement inscrits et ceux qui ne le sont pas encore devront choisir leurs places et retirer leurs cartes.

Le programme de la saison sera distribué en même temps que les cartes; nous pouvons signaler dès maintenant les noms et les sujets suivants :

Mme Marcelle Tinayre (*La vie amoureuse de Madame de Pompadour*) ; M. Louis Gillet (*Le sculpteur Rodin*) ; M. Xavier de Magallon (*Ronsard poète de la patrie*) ; M. Marcel Berger (*Le sport et la littérature*) ; M. Gaston Rageo (*Ana-*

tole France) ; M. Auguste Bréal (*Honoré Daumier*) ; M. l'abbé H. Brémond, de l'Académie Française (*Catholicisme et romantisme en Provence*) ; M. Abel Hermant (*Le Bourgeois français au temps de Louis XIV*) ; M. Robert Lortat (*Conférence musicale*) ; Mme Colette Yver (*La transformation du rôle de la femme*) ; M. Edouard Estaunié, de l'Académie Française (*La Province et le roman français*) ; M. Claude Anet (*Souvenirs de la Révolution russe*).

Il est entendu que ce programme, comme les précédents, reste soumis aux modifications que pourraient nécessiter l'état de santé des conférenciers ou des circonstances imprévues ; il ne sera d'ailleurs l'objet d'aucune réduction; tout au contraire, à ce programme minimum, le comité se préoccupe d'ajouter, autant qu'il le pourra, de nouvelles attractions. C'est dans cette pensée qu'il s'est mis en rapport avec le grand romancier de l'Espagne moderne, Blasco Ibanez, et qu'il étudie en ce moment un projet de conférence sur la danse classique, illustrée par une danseuse renommée.

Des cartes d'entrée, non numérotées, seront, comme les années précédentes, délivrées aux étudiants au tarif de 10 fr. pour la saison.



Imp. MISTRAL. — CAVAILLON